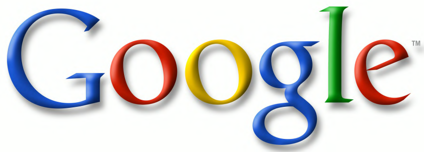


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

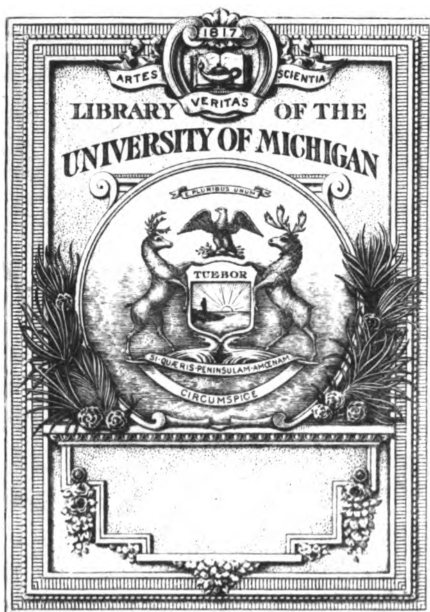
PQ
2198
.B3
E3
1824



A 3 9015 00370 870 1
University of Michigan – BUHR

A. NOBLET

Digitized by Google



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

Digitized by Google

PQ
2198
.B3
E3
1824

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ÉDUCATION,

OU

LES DEUX COUSINES.

Digitized by Google

Prix de L'ÉDUCATION, papier fin.		3 f. 50 c.
	grand-raisin.	4
	papier de Hollande.	5

Du même auteur.

LA MÈRE RIVALE, comédie en trois actes et en vers. Seconde édition. — Prix, 2 f. 50 c.

Tous les exemplaires qui ne seront pas revêtus de ma signature sont déclarés contrefaits, seront saisis et poursuivis comme tels.

GUILLAUME ET MARIANNE ... t en prose, imité de l'allemand, ... 50 c.

MOLIÈRE AU THÉÂTRE ... vers, par MM. BAYARD et R...

...LIN.

Digitized by Google

L'ÉDUCATION,

OU

LES DEUX COUSINES,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE M. CASIMIR BONJOUR.

Représentée pour la première fois, par les Comédiens Français ordinaires du Roi, sur le Théâtre de la rue de Richelieu, le samedi 10 mai 1823.

TROISIÈME ÉDITION,

Précédée d'un Dialogue, suivie d'un Examen par M. Duviquet, et augmentée d'une Romance mise en musique par M. A. Nourrit.



A PARIS,

CHEZ J. L. J. BRIÈRE, LIBRAIRE,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N°. 68.

Et chez BARBA, Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français, n° 51.

M DCCC XXIV.

Digitized by Google

PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
DUPRÉ négociant, père de Laure.	M. DAMAS.
DUVAL PÈRE, ami de M. Dupré, et retiré à la campagne.	M. DEVIGNY.
M. DE ROSAMBERT, frère d'une amie de pension de Laure.	M. MICHELOT.
DUVAL FILS, caissier de M. Dupré.	M. FIRMIN.
UN LAQUAIS en livrée.	M. FAURE.
Mme DUPRÉ, mère de Laure.	Mme TOUSEZ.
LAURE, sa fille.	Mlle MANTE.
CLAIRE, nièce de M. Dupré, et orpheline.	Mlle BROCARD.
Mme D'ORVAL, sœur de M. de Rosambert, et amie de pension de Laure.	Mlle DUPUIS. / Mme MENJAUD.
FLORINE, demoiselle de comptoir.	Mlle DEMERSON. / Mlle DUPONT.
BABET, vieille domestique.	Mme DESMOUSSEAUX. / Mme HERVEY.
DEUX LAQUAIS.	

La scène est à Paris, dans le salon de M. Dupré, meublé et décoré à neuf.

* Au commencement de chaque scène le premier personnage nommé tient la gauche du spectateur; les autres sont nommés à la suite, toujours de gauche à droite.

Digitized by Google

Dauthon
Sauv. Dram. Fd
Rom. Dept
2-8-34

DIALOGUE

ENTRE

UN VANDALE POLI ET MOI.

LE VANDALE, la tête en arrière et la main dans le gousset.

Mon cher monsieur, vous avez beau dire, il faut supprimer votre marquis; la noblesse est une chose trop respectable pour qu'on la mette en scène [1].

MOI, incliné respectueusement.

Daignez donc m'entendre, monsieur. Je ridiculise dans une plébéienne la manie de vouloir épouser un grand seigneur; si j'ôte le grand seigneur il n'y a plus de pièce.

LE VANDALE.

Je n'entre pas dans ces détails. Vous attaquez la noblesse; vous êtes injuste envers nous [2].

MOI.

Mais, monsieur, Molière a dans ses ouvrages des marquis et des comtes.

LE VANDALE.

Molière! monsieur, Molière! était un libéral. On ne laisserait pas aujourd'hui jouer ses pièces, et certes, si l'on m'en croyait...... [3].

[1] Historique.

[2] *Nota*. Depuis l'avénement de M. de C....... au ministère, le Vandale en question a pris le *de*.

[3] Historique.

Digitized by Google

MOI.

Si je ne puis pas avoir un marquis, souffrez du moins que j'aie un comte?

LE VANDALE.

Non, monsieur.

MOI.

Un baron?

LE VANDALE.

Non, monsieur.

MOI.

Un chevalier?

LE VANDALE.

Non, monsieur.

MOI.

Un seigneur étranger?

LE VANDALE.

Non, monsieur; non, monsieur.

MOI.

Il me semble pourtant que cette dernière proposition concilierait tout, les allusions n'étant plus directes......

LE VANDALE.

Votre seigneur étranger est une mauvaise plaisanterie; les noblesses sont solidaires [1].

MOI.

Allons, monsieur, je me soumets. J'aime mieux faire un contre-sens que de perdre le fruit de deux années de travail.

LE VANDALE.

Cela ne suffit pas. Il convient que vous indiquiez

[1] Historique.

Digitized by Google

positivement que votre Rosambert est un noble de Buonaparte, un homme enrichi par de mauvais moyens [1].

MOI.

Eh bien! je me résigne encore. Mais, maintenant que j'ai fait tant de sacrifices, puis-je du moins rétablir certains passages. J'en ai ôté de bien inoffensifs. Vous qui avez l'habitude de la scène, vous devez sentir, par exemple, que.....

LE VANDALE m'interrompant vivement.

Monsieur, nous avons des mœurs! nous n'allons point au spectacle [2].

MOI.

Ah! pardon; je croyais que, dans votre position, la chose était indispensable, et que vous ne jugiez pas les gens sans les entendre. Mais pour quel motif, dites-moi, ne pourrais-je pas garder le vers suivant:

Je prétends devenir l'ami de votre époux.

LE VANDALE.

C'est qu'il serait sifflé. Ne voyez-vous pas qu'il est indécent [3].

MOI.

Grand merci de votre attention! Mais pourquoi ne me serait-il pas permis de rétablir celui-ci:

Je ne méprise, moi, que ceux qui ne font rien.

LE VANDALE.

C'est qu'il serait applaudi [4].

MOI.

Mais, monsieur, je n'écris que pour l'être.

[1] Historique.
[2] Historique.
[3] Historique.
[4] Historique.

Digitized by Google

LE VANDALE.

Tous les passages applaudis de nos jours sont séditieux. D'ailleurs de quoi vous plaignez-vous? nous avons remplacé votre vers [1].

MOI.

Il est vrai; mais celui que vous avez substitué est peut-être un peu...... terne. Rendez-moi le mien, je vous prie.

LE VANDALE.

Je vous l'ai déjà dit, votre vers serait applaudi; mettez le nôtre [2].

MOI.

Avec votre manière de juger il n'y aura bientôt plus d'art dramatique en France.

LE VANDALE, me poussant doucement vers l'antichambre.

Le grand mal! pensez-vous que les sociétés ne puissent pas exister sans théâtre [3]?

MOI.

C'en est fait, je le vois; mon avenir est perdu! plus de comédies; je renonce à la carrière.

LE VANDALE, en fermant sa porte.

Je vous en félicite; nous aurons un honnête homme de plus, et un auteur dramatique de moins [4].

Nota. Pour l'intelligence de ceux qui ne devineraient pas quelle espèce d'homme m'a donné les conseils dont il s'agit, je dois dire que je ne les lui avais pas demandés, et que c'est bien malgré moi que je les ai reçus.

[1] Historique.

[2] Historique.

[3] Historique.

[4] Historique.

Digitized by Google

L'ÉDUCATION,

OU

LES DEUX COUSINES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAIRE, BABET.

CLAIRE.

Mais, Babet, pourquoi donc vous plaindre ainsi, ma chère !

BABET.

Ah ! j'en ai grand besoin, mademoiselle Claire.
Laissez-moi vous conter tous mes ennuis secrets ;
Que je parle ! voilà six mois que je me tais.
Allez, je suis bien triste, et j'ai sujet de l'être.
Pensez-vous, quand on est attachée à son maître,
Et qu'on le sert ainsi que je fais, dieu merci,
Qu'on voie avec plaisir ce qui se passe ici ?

CLAIRE.

Mais il s'y passe donc des choses que j'ignore ?

Digitized by Google

BABET.

Quoi! vous ne voyez pas, depuis six mois que Laure,
De son pensionnat, est de retour chez nous,
Que tout, dans la maison, est sens dessus dessous?
Écoutez, avec vous, je puis être sincère;
Je ne reconnais plus la fille ni la mère.
J'avais pensé (c'était naturel en effet)
Que Laure, au magasin, allait se mettre au fait;
Ici, depuis huit jours, personne ne repose;
Mais la voit-on jamais faire la moindre chose?
Au lieu de nous aider à sortir d'embarras,
Elle est dans le salon, elle fait les beaux bras!
Ce serait demi-mal, s'il suffisait à Laure
De ne pas travailler; mais c'est bien pis encore!
Sa présence nous nuit, car, vous le voyez bien,
Depuis qu'elle est ici, sa mère ne fait rien.
Il semble qu'elle ait tout gagné, quand Laure brille;
Elle passe sa vie au piano de sa fille,
Retenant son haleine, afin d'écouter bien
Tous ces grands airs, auxquels elle ne comprend rien.

CLAIRE.

N'allez-vous pas encore attaquer sa tendresse?

BABET.

Quant à moi, je n'y vois qu'une aveugle faiblesse.
Ce travers, que partout on blâme avec raison,
Peut-être finira par nuire à la maison.
Nous vient-il des marchands qu'on n'a pas vus encore,
Pour traiter d'une affaire? on leur parle de Laure;
On veut qu'ils soient témoins de ses brillants succès!
On les fait assister à sa leçon d'anglais!
Enfin, bon gré mal gré, madame les oblige
A voir tous les talents de sa fille; elle exige

Digitized by Google

Qu'ils admirent, avant d'entrer au magasin,
Sa nouvelle romance et son nouveau dessin.

CLAIRE.

Mon dieu, Babet, combien votre tête est montée!
Jamais je ne vous vis à ce point exaltée!
Ma cousine vous aime, et ma tante a bon cœur;
Pouvez-vous en parler avec ce ton d'aigreur?
Vous avez tort vraiment.

BABET.

J'ai tort?.... je vous admire!
Mais vous n'y pensez pas! quoi! j'aurais tort de dire
Qu'il est affreux de voir dépenser en un mois,
Plus que l'on ne faisait en un an autrefois?
J'avais donc tort aussi de me mettre en colère,
Quand on a remplacé, la semaine dernière,
Deux anciens serviteurs, qui travaillaient beaucoup,
Par quatre freluquets, qui ne font rien du tout?
J'ai donc tort de trouver mauvais qu'on me préfère
Une petite fille impertinente et fière,
Qu'on avait fait venir pour tenir le comptoir,
Et qui lit des romans du matin jusqu'au soir?

CLAIRE.

Mais Florine, Babet, n'est pas une suivante;
Pour elle on paie ici pension à ma tante.
On lui doit des égards, et....

BABET.

Vous avez raison;
Mais faut-il lui laisser gouverner la maison?
Vous le savez (ici personne ne l'ignore),
Elle a tourné la tête à cette pauvre Laure,
Qui repousse Duval et dédaigne ses soins
Pour ceux d'un mirliflor, qui l'aime beaucoup moins.

Digitized by Google

CLAIRE.

Sous ce rapport, Babet, je blâme ma cousine;
Mais elle reviendra, du moins je l'imagine.
Pauvre monsieur Duval! il mérite si bien
De rencontrer un cœur aimant comme le sien!
Mais le voici, je crois.

SCÈNE II.

CLAIRE, DUVAL FILS, BABET.

DUVAL FILS, avec humeur.

Toujours de la musique,
Des roulades, des vers; c'est une chose unique!
On ne peut plus trouver un moment pour la voir,
Le matin elle chante, et dessine le soir.

BABET, à Claire.

Bon, voici du renfort.

CLAIRE, à Duval.

Ainsi donc, pour vous plaire,
Il faudrait qu'elle fût sans talents?

DUVAL FILS.

Au contraire.
Personne, plus que moi, n'estime les talents;
Mais doit-on, je vous prie, y donner tout son temps?
Vous, vous les cultivez, sans négliger le reste.

CLAIRE.

Qui, moi? Je n'en ai pas.

DUVAL FILS.

Vous êtes trop modeste,
Vous en avez autant que l'on peut en avoir.

Digitized by Google

CLAIRE.

Mieux qu'un autre, monsieur, vous devez le savoir;
Je n'en ai point, je suis une pauvre orpheline;
Je ne puis ressembler en rien à ma cousine.

DUVAL FILS, *préoccupé.*

En elle, quelque chose aussi qui me déplaît,
Qui me tourmente enfin, c'est l'accueil qu'elle fait.....

CLAIRE.

A qui donc?

DUVAL FILS.

A ce fat si vain, si magnifique,
Qui vient modestement faire de la musique.

CLAIRE.

Monsieur de Rosambert vous paraît un rival!
Mais il ne pense pas à l'épouser, Duval!
Devez-vous vous livrer à des craintes semblables?

DUVAL FILS.

Tous ces beaux messieurs-là sont fort désagréables;
Aucun d'eux pour mari ne veut se proposer,
Mais ils éloignent ceux qui voudraient épouser.

SCÈNE III.

CLAIRE, Mme DUPRÉ, DUVAL FILS, BABET.

Mme DUPRÉ, *entrant d'un air joyeux.*

Ah! Claire, te voilà?

CLAIRE, *l'embrassant.*

Bonjour, ma chère tante.

DUVAL FILS.

Madame, j'ai l'honneur....

Digitized by Google

CLAIRE.

Vous semblez bien contente !
Peut-on savoir pourquoi cet air tout radieux ?

Mme DUPRÉ, avec attendrissement.

Ah ! je viens de passer un moment bien heureux ;
Je sors d'une maison où l'on parlait de Laure.
Chère petite enfant ! tout le monde l'adore ?
On lui donne partout des éloges brillants !
Et c'est bien naturel, elle a tant de talents ?

(le bruit d'un piano se fait entendre.)

Mais l'entendez-vous ? c'est sa dernière sonate !...
Paix ! écoutez !... Combien sa touche est délicate !

SCÈNE IV.

CLAIRE, Mme DUPRÉ, DUVAL FILS, BABET, FLORINE, entrant brusquement.

FLORINE.

Le nouveau maître attend mademoiselle en bas.

Mme DUPRÉ, bas.

Chut ! Florine...

(On écoute, le bruit cesse ; madame Dupré et Florine applaudissent.)

SCÈNE V.

FLORINE, CLAIRE, LAURE, Mme DUPRÉ, DUVAL FILS, BABET.

LAURE, attirée par le bruit.

Que vois-je ?

Mme DUPRÉ.

Eh ! viens donc dans mes bras,
Ma chère Laure !

Digitized by Google

LAURE.

Eh! quoi! vous m'avez écoutée?

Mme DUPRÉ.

Sans doute, mon enfant, et je suis enchantée.
Certainement tu fais des progrès chaque jour.

FLORINE.

Adroite au dernier point, belle comme un amour!

Mme DUPRÉ.

Ah! que je veux de mal à ma sotte famille!
Que ne m'a-t-on appris tout ce que sait ma fille!
Je serais, mes enfants, c'est un fait assuré,
Autre chose à présent que madame Dupré.

BABET.

S'il vous faut dire ici tout ce que j'ai dans l'ame,
Ma foi, je ne suis pas de votre avis, madame.
Tenez! tous ces talents que vous admirez là
Sont très-bons... pour manger la fortune qu'on a;
Mais, pour en acquérir, c'est tout une autre affaire.

Mme DUPRÉ.

Ma bonne, que dis-tu?

BABET.

Vous avez pensé faire
Une chose superbe en l'élevant ainsi;
Mais pas du tout.

DUVAL FILS, à part.

Que va devenir tout ceci?

BABET.

Oui, cette pension que l'on vous a vantée,
Dont vous espériez tant, l'a tout-à-fait gâtée.

CLAIRE, à l'oreille.

Babet...

Digitized by Google

BABET.

Dans ces maisons, autant que je puis voir,
On leur enseigne tout, *hors ce qu'il faut savoir.*
Avant de nous quitter, elle était, comme Claire,
Active, intelligente, elle savait tout faire.
Mais, depuis son retour ici, je le vois bien,
C'est une belle dame, elle n'est propre à rien...
On peut la marier maintenant, elle est grande ;
Mais comment voulez-vous qu'un homme la demande?
Depuis qu'elle sait peindre et donner de la voix,
Elle ne sait pas faire œuvre de ses dix doigts.
Est-ce là ce qu'on peut appeler une femme?

Mme DUPRÉ.

Tu le prends sur un ton bien singulier!

BABET.

Madame,
En un mot comme en cent, moi, je n'estime pas
Ces éducations qui font tant de fracas.

LAURE, d'un ton piqué.

Mais, Babet, pourquoi donc ainsi te mettre en peine?
Faut-il absolument que cela te convienne?
Crois-moi, c'est te donner beaucoup trop d'embarras.

BABET.

Dieu! quel ton dur..... Ta mère avec moi ne l'a pas.
J'avais cru que mon âge et trente ans de service
M'avaient acquis des droits, et que sans injustice...

LAURE, avec douceur.

Ah! ma bonne, pardon, si j'ai pu t'affliger,
Sois bien sûre...

BABET, à madame Dupré.

Tenez! je ne puis pas changer;

Digitized by Google

Ma franchise avec vous sera toujours la même.
J'ai le droit de parler aussi, car je vous aime.
Ah! si, dans ce moment, mon maître était ici,
Sans doute il serait loin d'approuver tout ceci.
Lui, c'est un homme d'ordre! un père de famille!
Il me semble qu'il parle, et qu'il vous dit : Ma fille
Est-elle une princesse? Il est temps à la fin
Qu'elle s'occupe un peu de notre magasin.
Ce que sa mère fait, j'entends qu'elle le fasse,
Et ne veux pas toujours la voir devant sa glace,
Ou bien, pour le piano laissant là son miroir,
Chanter *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, du matin jusqu'au soir.
Mais j'en ai dit assez; je sens que je vous lasse;
De peur de vous fâcher, j'abandonne la place.
J'aime Laure, et j'ai cru devoir pour son bonheur
Dire au moins une fois ce que j'ai sur le cœur.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

FLORINE, LAURE, Mme DUPRÉ, CLAIRE, DUVAL FILS.

FLORINE, à Laure.

Enfin peut-il entrer?

LAURE.

Eh, qui donc, je vous prie?

FLORINE.

Mademoiselle, c'est le maître d'harmonie.

Mme DUPRÉ, avec feu.

Tant mieux! je vais alors écouter ta leçon.

LAURE, nonchalamment.

Je ne la prendrai pas, ma mère.

Digitized by Google

Mme DUPRÉ.

Tout de bon?

LAURE.

Oui.

Mme DUPRÉ.

Ma fille....

LAURE.

Cessez d'insister davantage;
J'aime mieux aujourd'hui finir mon paysage.

Mme DUPRÉ.

Je t'en conjure.

LAURE.

Non, je ne suis pas en train.
(à Florine.)
Donnez-lui son cachet, qu'il revienne demain.

Mme DUPRÉ.

Tu te négliges trop, ma fille, je t'assure.
Hier, tu renvoyas ton maître de peinture!
Tiens, depuis quelque temps tu n'as de goût à rien;
Tu me fais de la peine, et cela n'est pas bien.

LAURE, minaudant.

C'est que je suis malade.

Mme DUPRÉ, lui prenant la main.

Eh! qu'as-tu donc, ma chère?

LAURE.

J'ai les nerfs fatigués horriblement, ma mère!

FLORINE.

En ce cas, je vous plains; car je sais ce que c'est.

DUVAL FILS.

Quoi! cette douleur-là, Florine la connaît?

Digitized by Google

FLORINE.

A ne savoir, monsieur, où donner de la tête!

CLAIRE, avec naïveté.

Dites-moi, comme vous, je ne suis donc pas faite?
Tous ces maux-là, jamais je ne les ai soufferts.

FLORINE.

Je le crois, c'est que, vous, vous n'avez pas de nerfs.

(Elle sort.)

Mme DUPRÉ.

Excusez-moi, Duval, et toi, ma bonne Claire,
Laure et moi, nous avons à parler d'une affaire,
Et.....

DUVAL FILS.

Madame, en ce cas, nous allons vous quitter.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

LAURE, Mme DUPRÉ.

Mme DUPRÉ, à Laure.

C'est pour causer raison que je t'ai fait rester,
(avec importance et mystère.)
Et nous allons tenir un conseil de famille.

LAURE, à part.

Que veut dire cela?

Mme DUPRÉ.

Deux prétendants, ma fille,
Se disputent ta main, depuis près de six mois;
Et sûrement ton cœur a déjà fait un choix.
Écoute, en ce moment, il faut de la franchise;
Laure, quel est celui dont ton ame est éprise?

LAURE.

Ma mère (à cet égard, je suis de bonne foi),

Digitized by Google

J'ai peine à démêler ce qui se passe en moi.
Vous savez le pouvoir des souvenirs d'enfance;
Lorsque je vois Duval, et même en son absence,
Je ne puis oublier, à parler sans détours,
Que je l'aimai long-temps, et qu'il m'aime toujours.
Oui, son image encor vient partout me distraire.....
Tenez, je le crois bien, c'est lui que je préfère.

Mme DUPRÉ.

Eh bien! ma fille, alors prends Duval pour époux.

LAURE, avec un soupir.

Je le voudrais!... mais quoi! ma mère, songez-vous
Ce que c'est qu'un marchand? Vous concevez sans peine
Quelle vie insipide il faudra que je mène.
Combattre, chaque jour, mes goûts et mes penchants,
M'éteindre, m'oublier, vivre avec des marchands,
Prendre pour horizon ma retraite profonde;
Voilà mon sort!.... Il faut que je renonce au monde;
Il faut, si je consens à lui donner ma main,
M'ensevelir vivante au fond d'un magasin!
Adieu les arts, adieu la harpe, les lectures!
Je passerai ma vie à régler des factures!
Peut-être je m'estime un peu trop, mais je croi
Que cet état, ma mère, est indigne de moi.

Mme DUPRÉ, se rengorgeant.

Monsieur de Rosambert va donc être mon gendre!

LAURE.

Ah! c'est, je le vois bien, le parti qu'il faut prendre.
Oui, réflexion faite, enfin je reconnais
Qu'il me convient beaucoup. Je n'oublierai jamais
Et quel jour, et comment je fis sa connaissance!
C'est à la pension, je vous l'ai dit, je pense?
Il m'avait, au parloir, vue à peine un moment.....

Digitized by Google

Qu'il fut épris de moi ; c'est un homme charmant !
N'est-il pas vrai qu'il a la plus belle figure ?

Mme DUPRÉ.

Sans doute, mon enfant.

LAURE.

Esprit, grâce, tournure,
Une immense fortune, enfin, pas un défaut,
Ah ! ma mère, c'est là le mari qu'il me faut.

Mme DUPRÉ.

Conviens aussi qu'il est d'un fort bon caractère.

LAURE.

Oh ! oui, parfait ! Je suis de votre avis, ma mère.
Cependant il n'a pas cet air franc et loyal,
Ce langage du cœur, que j'aimais dans Duval.

Mme DUPRÉ.

Dans ses discours encor quelle délicatesse !

LAURE.

Oui, moi, j'ai du plaisir à l'écouter sans cesse.
Quel choix de mots ! on voit qu'il est homme de cour.
Comme avec élégance il me parle d'amour !

Mme DUPRÉ.

C'est qu'il t'aime.

LAURE.

Oh ! beaucoup. Pourtant, à le bien prendre,
Il n'a pas, dans les yeux, cette expression tendre,
Et ce je ne sais quoi qu'on définirait mal,
Et que je vois toujours dans les yeux de Duval.

Mme DUPRÉ.

Duval, toujours Duval ! tu m'en parles sans cesse.
Mais si pour lui tu sens une telle tendresse,
Épouse-le.

Digitized by Google

LAURE.

Tenez ! je ne vous cache pas
Qu'en ce moment j'éprouve un extrême embarras.
Quitter Duval ! jamais je n'aurai ce courage....
Ah ! que je l'aimerais, s'il avait équipage !

SCÈNE VIII.

Mme DUPRÉ, LAURE, FLORINE.

FLORINE, entrant.

Je viens vous annoncer la comtesse d'Orval.

LAURE.

La sœur de Rosambert ! quel contre-temps fatal !

Mme DUPRÉ.

Qu'as-tu donc ?

LAURE.

Arriver sans qu'on l'ait engagée !
Pour qu'elle ne vînt pas, je m'étais arrangée !
Je suis au désespoir.

Mme DUPRÉ.

Et pour quelle raison ?

LAURE.

Accoutumée au train d'une grande maison,
Elle va trouver tout mesquin et misérable !
(allant au devant de madame d'Orval.)
Ciel ! la voici.

SCÈNE IX.

Mme DUPRÉ, LAURE, Mme D'ORVAL, FLORINE.

Mme D'ORVAL, embrassant Laure.

Bonjour, ne suis-je pas aimable ?
Tu ne t'attendais pas, Laure, à me recevoir ?

Digitized by Google

LAURE, balbutiant.

A quoi dois-je, en effet, le plaisir de te voir?

Mme D'ORVAL.

Comment donc? mais je viens te faire une visite;
Tu ne m'invites pas, ma chère, je m'invite.
A propos, où donc est ta mère?

LAURE, embarrassée.

La voilà.

Mme D'ORVAL, à l'oreille de Laure.

Quoi! c'est là ta mère?

LAURE, baissant les yeux.

Oui.

Mme DUPRÉ, voyant qu'on parle bas.

Mais que dit-elle là?

Mme D'ORVAL, à part.

Ah! Dieu! quel air commun!

LAURE, à part.

Je souffre!

Mme D'ORVAL.

Mais, ma chère,
Où demeures-tu donc? c'est au bout de la terre.
Quel séjour à la fois et maussade et lointain!
Mais que n'habitez-vous le faubourg Saint-Germain?

Mme DUPRÉ.

Que voulez-vous? c'était la maison de nos pères.
Nos affaires d'ailleurs exigent....

Mme D'ORVAL.

Vos affaires!
Mais, effectivement, qu'est-ce donc que j'ai vu
En entrant dans la cour? des ballots!

Digitized by Google

LAURE, jouant l'étonnement

Que dis-tu?

Mme D'ORVAL.

Tout se trouve encombré chez toi de telle sorte,
Qu'il m'a fallu laisser ma calèche à la porte.

LAURE.

Des..... ballots?

Mme D'ORVAL.

Des ballots?

LAURE.

C'est sans doute aux voisins.

Mme DUPRÉ, à sa fille en l'interrompant.

Mon Dieu, non! tout cela sort de nos magasins.
Tu le sais, j'en ai fait ôter nos marchandises.

LAURE, à part.

Quelle imprudence! ô Dieu! nous voilà compromises!

Mme D'ORVAL, étonnée.

Des marchandises! quoi!.. ton père est donc marchand!

FLORINE, à madame d'Orval.

Fi! quelle expression! dites négociant.

Mme D'ORVAL, à Laure.

Tu ne m'avais pas dit cela, ma bonne amie!

LAURE, à part.

J'étouffe!

Mme D'ORVAL.

Qu'as-tu donc?

FLORINE, à part.

Plaisante comédie!

Mme D'ORVAL.

Marchand! ah! que ce mot me semble mal sonnant!

Digitized by Google

C'est singulier! comment peut-on être marchand?
Mais défaites-vous donc d'un nom aussi... gothique;
Vendez vos magasins, vendez votre boutique;
Achetez une terre, et vivez noblement.

LAURE, enthousiasmée.

Eh! mais, en vérité, ce conseil est charmant!
Il me sourit beaucoup! posséder une terre,
Habiter un château! qu'en dites-vous, ma mère?

Mme DUPRÉ.

Ma fille, je n'y vois .... qu'un léger embarras....

LAURE.

C'est... ?

Mme DUPRÉ.

C'est que mon mari n'y consentira pas.

Mme D'ORVAL.

Voyez donc comme un père est parfois détestable!
Faire manquer un plan si beau, si raisonnable!

Mme DUPRÉ.

Tout sage qu'est ce plan, tenez pour assuré
Qu'il ne l'adoptera jamais; monsieur Dupré
Pense que travailler vaut mieux que ne rien faire.

Mme D'ORVAL, à Laure.

C'est tout-à-fait un homme à préjugés, ton père.....
S'il faut absolument qu'il exerce un métier,
Ma chère, tâche au moins qu'il se fasse banquier.
Oui, banquier maintenant est un nom supportable!
La fille d'un banquier est du moins présentable.
Propose-lui cela, crois-moi. C'est aujourd'hui
Tout ce que décemment tu peux faire pour lui.

LAURE, à madame Dupré.

Lasthénie a raison, j'approuve son langage.

Digitized by Google

La banque est de bon ton, et ce conseil est sage.
Tenez, si mon avis par vous est partagé,
Dès aujourd'hui, ma mère, il faut donner congé.

Mme DUPRÉ.

Dès aujourd'hui! pendant l'absence de ton père!.....
Cela ne se peut pas; vois-tu? c'est une affaire...
Beaucoup trop conséquente, et vraiment je craindrais...

LAURE, à part.

Conséquente! ah! grand dieu!

(s'approchant de sa mère.)

Cela n'est pas français,
Ma mère; dites-donc une affaire importante.

Mme DUPRÉ, fâchée de s'être trompée.

Je n'y pense jamais!

Mme D'ORVAL, à part.

La mère est excellente;
On en rencontre peu de cette force-là.

Mme DUPRÉ, à Laure.

Attendons son retour; j'arrangerai cela.

Mme D'ORVAL, à Laure.

A propos, dis-moi donc une chose, ma chère.
Ce que je viens d'apprendre aujourd'hui sur ton père,
Sur votre intérieur, me surprend à tel point!...
Mais, à la pension, on ne s'en doutait point.
Nous étions là-dessus dans une erreur profonde.

Mme DUPRÉ, à madame d'Orval.

Vraiment?

Mme D'ORVAL.

Je la croyais, moi, ce qu'est tout le monde.
Au surplus ce n'est pas ta faute; en résultat,
Tu n'y peux rien changer. Sans doute cet état

Digitized by Google

N'est pas très-distingué, je dois le reconnaître.
Mais enfin, que veux-tu? Tous ne peuvent pas l'être.
Chacun ne peut avoir le même rang que moi;
Il faut bien des marchands! Il est fâcheux pour toi
Que le sort ait donné ce métier à ton père;
Mais qu'y faire! Il faut bien te résigner, ma chère;
De la philosophie, entends-tu, mon enfant.
Mais adieu.

LAURE.

Tu t'en vas?

Mme D'ORVAL.

La duchesse m'attend,
Et je suis en retard déjà d'une grande heure.

LAURE, la reconduisant.

Lasthénie, à présent que tu sais ma demeure,
Aurai-je le plaisir de te revoir, dis-moi?

Mme D'ORVAL.

Mais oui, je te promets de me fournir chez toi.

(Elle sort, Florine la suit.)

SCÈNE X.

Mme DUPRÉ, LAURE.

LAURE, se jetant dans les bras de madame Dupré.

O ma mère!

Mme DUPRÉ.

Qu'as-tu? Mais tu m'as effrayée.

LAURE.

Prenez pitié de moi; je suis humiliée!
Quels dédains! quel mépris!... Les femmes que je voi
Ici, dehors, partout, sont au dessus de moi.
Que je suis malheureuse!

Digitized by Google

Mme DUPRÉ.

Allons, ma chère bonne,
Calme-toi, je t'en prie.

LAURE.

Oui, je ne vois personne
Qui n'ait reçu du ciel en partage un grand bien,
Un rang illustre, un nom! et moi, je ne suis rien...
Je ne vous ai pas dit tous mes chagrins, ma mère.
J'ai voulu voir Longchamps, la semaine dernière;
Nous y fûmes ensemble! au milieu de l'éclat,
J'y revis en détail tout mon pensionnat.

Mme DUPRÉ.

Je le sais; qu'as-tu donc éprouvé de funeste?
Parle.

LAURE.

Nous occupions un remise modeste.
Mes compagnes, parmi les flots de curieux,
Promenant à l'envi, dans des chars fastueux,
Leur luxe éblouissant, leurs toilettes pompeuses,
Dédaignaient de me voir!... et les moins orgueilleuses
Regardant ma voiture avec un ris moqueur,
M'humiliaient encor d'un salut protecteur.

Mme DUPRÉ.

Mais c'est affreux vraiment; je ne conçois pas même...

LAURE, avec vivacité.

Tenez! décidément c'est Rosambert que j'aime...
Ce mariage seul peut faire mon bonheur.
Je ne subirai plus tous ces airs de hauteur;
Au contraire, de tous je recevrai l'hommage,
Et je ne verrai plus Longchamps qu'en équipage.

Digitized by Google

Mme DUPRÉ.

Tout ce que tu feras, Laure, sera bien fait.

SCÈNE XI.

Mme DUPRÉ, LAURE, BABET entrant.

BABET.

Je le croyais ici.

Mme DUPRÉ.

Qui cherches-tu, Babet?

BABET.

Monsieur Duval, pour lui je reçois une lettre.

Mme DUPRÉ.

Dans un autre moment tu peux la lui remettre;
Reste ici, j'ai deux mots à te dire.... en secret.

BABET.

Moi, madame! de quoi s'agit-il, s'il vous plaît?

Mme DUPRÉ, à sa fille.

Je voudrais être seule avec Babet, ma chère;
(avec déférence.)
Tu permets?

LAURE.

Volontiers. D'ailleurs, ma bonne mère,
J'ai besoin de repos et de distraction.
Cette scène a, sur moi, fait une impression!...

Mme DUPRÉ.

Ta sensibilité, mon enfant, est trop grande;
C'est comme moi! Pourtant, tiens! je te le demande,
(tendrement.)
Ne te rends pas malade.

Digitized by Google

LAURE.

Ah! c'est trop de bonté.
Adieu, ma mère.

Mme DUPRÉ.

Adieu. Soigne bien ta santé.

(Laure s'en va.)

SCÈNE XII.

Mme DUPRÉ, BABET.

Mme DUPRÉ, la regardant partir.

Charmante enfant! elle est aussi bonne que belle.
(à Babet.)
Écoute, il ne s'agit que d'une bagatelle.
J'ai, ma chère, un service à réclamer de toi.

BABET.

Un service, madame! ah! disposez de moi.

Mme DUPRÉ.

Laure est grande à présent, c'est une demoiselle;
Et tu devrais changer de manière avec elle.

BABET.

Comment?

Mme DUPRÉ.

Il faudrait prendre un ton plus circonspect,
Lui témoigner, vois-tu? des égards.... du respect.
Je te l'ai déjà dit, Babet, qu'il t'en souvienne.

BABET.

Tenez! je ne crois pas que jamais j'y parvienne.
Au respect j'ai voulu souvent m'accoutumer,
Mais je ne puis jamais réussir qu'à l'aimer.

Digitized by Google

Mme DUPRÉ.

Bonne Babet, tu dois en être bien certaine,
Je ne veux pas ici te faire de la peine;
Mais, franchement, je crois devoir te prévenir
Que de.... tutoyer Laure il faudrait t'abstenir.

BABET.

Qu'entends-je? mais, depuis seize ans je la tutoie,
Ce ton, vous le savez, de tout temps je l'emploie;
Pourquoi donc voulez-vous qu'il me soit interdit?

Mme DUPRÉ.

Cela ne se fait pas: ma fille me l'a dit.

BABET.

Cela ne se fait pas! eh bien, il faut le faire.

Mme DUPRÉ.

Pour en finir, je tiens la chose nécessaire;
Et je prétends.....

BABET.

Qui? moi, ne la tutoyer pas!
Songez-donc qu'elle vint au monde dans mes bras.
Ne suis-je pas sa mère aussi? je l'ai nourrie;
C'est mon enfant, à moi, c'est ma fille chérie.
J'en crois mon cœur, que j'ai consulté là-dessus,
Si je lui disais : vous, je ne l'aimerais plus.

Mme DUPRÉ.

J'en ai bien du regret, ma chère, je t'afflige;
Mais, s'il faut parler net à présent, je l'exige.
A ma décision rien ne sera changé.

BABET.

Eh bien! madame, alors donnez-moi mon congé.

Mme DUPRÉ.

Ton congé! se peut-il?

Digitized by Google

BABET.

D'après ce qui se passe,
Je ne puis demeurer ; et je vous prie, en grâce,
De me laisser partir.

Mme DUPRÉ.

Que dis-tu là, Babet?

BABET.

Ce que je pense.

Mme DUPRÉ.

Eh! quoi, vraiment il se pourrait?

BABET.

J'irai, partout ailleurs, terminer ma carrière,
Plutôt que de me voir en ces lieux étrangère.

Mme DUPRÉ.

Quel est donc ton projet en t'éloignant de nous?

BABET.

C'est à cause des gens que l'on reçoit chez vous,
Qu'il faut que je lui parle autrement?

Mme DUPRÉ.

Oui, ma bonne.

BABET.

Eh bien! j'arriverai quand vous n'aurez personne.
Il me sera, madame, aisé de le savoir.
Ainsi, dans mes loisirs, le matin ou le soir,
Je viendrai tous les jours revoir ma pauvre Laure,
Et je pourrai du moins la tutoyer encore!

Mme DUPRÉ.

Au bout de vingt-cinq ans, tu voudrais nous quitter!

BABET.

Oui, mon cœur me le dit, je ne puis plus rester.

Digitized by Google

Mme DUPRÉ, attendrie.

Je t'en prie !

BABET.

Ah ! cessez avec moi ce langage.
Si vous priez, je vais n'avoir plus de courage.

Mme DUPRÉ.

Seuls, nous avons le droit de soigner tes vieux jours :
C'est à nous d'en charmer, d'en prolonger le cours.
En nous quittant, qui donc aimerais-tu ?

BABET.

Personne.

Mme DUPRÉ.

Tu consens donc à tout, n'est-il pas vrai, ma bonne ?

BABET.

Sans doute, vous devez en juger par mes pleurs ;
Je resterai chez vous ; pourrais-je vivre ailleurs ?

Mme DUPRÉ.

Mais la voix de Duval, je crois, se fait entendre.

SCÈNE XIII.

Mme DUPRÉ, BABET, DUVAL FILS.

DUVAL FILS, à Babet.

Je vous cherche partout, quelqu'un vient de m'apprendre
Babet, que vous aviez une lettre pour moi.

BABET.

Oui, la voici, monsieur.

Mme DUPRÉ, à Babet.

Je puis compter sur toi,
N'est-ce pas ?

Digitized by Google

BABET.

Il faut bien que je vous obéisse.
Mais vous me demandez un bien grand sacrifice.

(elles sortent.)

SCÈNE XIV.

DUVAL FILS, seul.

Quoi, le timbre d'Anvers ! eh ! qui diantre m'écrit !

(il ouvre la lettre.)

Ah ! c'est monsieur Dupré ; voyons ce qu'il me dit.

« Mon cher Duval, je reçois ta lettre et je pars. « J'ai reconnu, dans le zèle que tu me témoignes, « moins un caissier qu'un ami fidèle. J'avais le projet « de faire un voyage en Saxe, mais ce que tu m'ap- « prends du désordre qui règne dans ma maison, « m'a déterminé à changer d'idée ; et, toute affaire « cessante, je reviens en poste à Paris. Malheureux ! « pourquoi faut-il que mes occupations m'aient em- « pêché de surveiller l'éducation de ma fille ! Celle « qu'on lui a donnée, n'est en rapport ni avec le nom- « bre de mes enfants, ni avec ma fortune. Tu le « sais d'ailleurs, mon cher Duval, tant qu'un né- « gociant est dans le commerce ses capitaux ne sont « pas à lui.

« Je serai chez moi presqu'en même temps que ma « lettre ; mais garde-toi d'en instruire personne. J'ar- « riverai incognito ; après trois ans d'absence, je « veux observer froidement l'état des choses, éclai- « rer ma femme, corriger ma fille, et l'arracher peut- « être à la séduction. »

Digitized by Google

La lettre est du quatorze et nous sommes au seize ;
Nous le verrons bientôt! tant mieux, j'en suis bien aise.
De son côté mon père arrive ces jours-ci ;
La rencontre est heureuse, et leur séjour ici
Va produire sans doute un bon effet sur Laure ;
Le bon ordre chez nous peut reparaître encore.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAURE seule.

LAURE, arrivant une lettre à la main.

Qu'il est affreux souvent le destin d'une femme!
N'est-il pas bien cruel de sentir dans son ame
Que le rang qu'on occupe est indigne de soi!
La fortune est vraiment bien injuste envers moi.
Que mon père n'est-il... un maréchal de France!
Je connaîtrais du moins les grandeurs, l'opulence;
Je paraîtrais, le soir, dans des cercles brillants,
Et je pourrais m'y faire honneur de mes talents.
Mais, au lieu de cela, quelle est ma destinée!
A végéter ici je me vois condamnée.
Un obscur magasin, voilà donc mon séjour!
Et le sort qui m'attend, est d'y mourir un jour.
Mon père est, je le sais, un parfait honnête homme,
Pour son intégrité partout on le renomme;
Mais, puis-je l'oublier? mon père est un marchand.
Ma mère me témoigne un amour vrai, touchant,
Pour moi, de jour en jour, elle fait davantage,
Elle m'adore; mais... comme elle a peu d'usage!
Je ne puis relever les fautes qu'elle fait,
Le respect l'interdit; mais j'étouffe en secret!

Digitized by Google

Chaque mot, chaque geste est une inconvenance.
Lorsque je la vois près de rompre le silence,
Je tremble et je rougis... d'embarras... de courroux,
Et je voudrais pouvoir lui dire : Taisez-vous.
Oh! combien en ces lieux je me sens déplacée!
Mais chassons loin de moi cette triste pensée,
Et relisons ma lettre à la jeune Préval...

(elle va s'asseoir.)

Ce début est mauvais; aujourd'hui j'écris mal;
Ma plume ne vaut rien; mon style est détestable...
Il y faut renoncer...

(elle déchire sa lettre, et sonne. Un valet arrive.)

Éloignez cette table...
Ramassez ce mouchoir.

(elle lui fait signe de sortir, et se lève.)

Que faire ce matin.
Mon piano me déplaît, et, quant à mon dessin,
Il ne m'amuse guère.

SCÈNE II.

LAURE, CLAIRE.

CLAIRE, d'un air sémillant, et des papiers à la main.

Eh! ma pauvre cousine,
Quel visage as-tu donc? Tu parais bien chagrine.

LAURE, nonchalamment.

Je ne sais ce que j'ai.

CLAIRE.

Mon dieu! quelle pâleur,
Et quel air abattu! Vraiment tu me fais peur.
Que t'est-il arrivé?

LAURE.

Je suis mal à mon aise;
Tout, depuis ce matin, me fatigue et me pèse.

Digitized by Google

CLAIRE.

Aurais-tu ta migraine?

LAURE.

Oh! non; pas aujourd'hui.

CLAIRE.

Mais alors qu'as-tu donc?

LAURE.

De l'ennui.

CLAIRE, avec étonnement.

De l'ennui?

LAURE.

Toi, n'en as-tu jamais?

CLAIRE.

Jamais, ma bonne amie;
Je ne suis pas sujette à cette maladie.

LAURE.

Hé! comment fais-tu donc?

CLAIRE.

Je travaille toujours;
Et si j'ai, sur le soir, quelques moments bien courts
Dont je puis disposer, j'ai grand besoin de rire,
Et le moindre sujet me distrait et m'attire.

LAURE.

Combien elle est heureuse!

CLAIRE.

Eh! bien, fais comme moi.
Veux-tu, dès aujourd'hui, partager mon emploi?
Soins, travaux, nous allons faire d'intelligence
Ce qui, dans la maison, est de ma compétence.
Que dis-tu de mon plan? Ne te convient-il pas?
J'y vois deux agréments à la fois. Tu pourras

Digitized by Google

Faire de ce séjour un séjour agréable,
Et causer à ton père une surprise aimable.
Hein! qu'en penses-tu?

LAURE, dédaigneusement.

Moi, m'occuper de cela!
J'aime mieux mon ennui que tous ces plaisirs-là.

CLAIRE, stupéfaite.

C'est différent... Eh! bien n'en parlons plus, ma chère.

(avec tendresse.)

Conviens que ta conduite est pourtant singulière.
Te voilà de retour près de tes bons parents;
Objet de mille égards, de mille soins touchants,
De gens qui t'aiment bien tu te vois entourée;
Tu le crois, n'est-ce pas?

(elle lui fait une caresse.)

LAURE, la lui rendant.

Oui, j'en suis assurée.
Ah! je vous aime tous aussi de tout mon cœur.

CLAIRE, vivement.

Que te manque-t-il donc pour goûter le bonheur?

LAURE, d'un air triste.

Parmi vous je vois bien que je devrais me plaire;
Malgré moi, cependant, j'éprouve le contraire.
J'ai beau faire... j'ai beau vouloir prendre sur moi,
Je sens un vide affreux!

CLAIRE.

Mais tu m'as dit, je croi,
Qu'avec tous ces talents dont je te vois ornée,
On charme ses loisirs, on remplit sa journée;
Cela n'est donc pas vrai, ma cousine?

Digitized by Google

LAURE.

A présent,
Je sens que ce moyen est fort insuffisant...

CLAIRE.

Mais moi, qui ne suis pas grande musicienne,
Quand je suis, un moment, libre dans la semaine,
Le chant ou le piano m'amuse.

LAURE, l'interrompant.

Une heure ou deux;
Mais tout un jour! cela devient fort ennuyeux...
Si je savais du moins où passer mes soirées!..

CLAIRE.

Eh bien, que ne vas-tu chez madame Desbrées?
Tu la connais.

LAURE.

Fi donc!

CLAIRE.

Et pourquoi?

LAURE.

Le peut-on?
Cette maison, ma chère, est du plus mauvais ton!
C'est pauvre!

CLAIRE.

Alors va donc chez la jeune baronne.

LAURE, avec un soupir.

Je le voudrais!

CLAIRE.

Qui peut t'en empêcher? personne.

LAURE.

Pour fréquenter un cercle aussi brillant, hélas!
Il faut une toilette, un train que je n'ai pas.

Digitized by Google

CLAIRE.

Mais ta mise.....

LAURE.

Est trop simple et trop peu variée.
Je ne vais jamais là sans être humiliée!
C'est trop riche!

CLAIRE, la regardant avec étonnement.

A la fois voilà bien des malheurs!
Ici, l'on est trop pauvre! on est trop riche ailleurs!
Tu ne peux donc aller nulle part, mon amie?
Vraiment, j'avais grand tort de te porter envie;
Moi, je sais m'amuser en tous lieux, en tout temps!
Ah! qu'on est malheureux d'avoir tant de talents!....
Mais adieu, ma cousine; il faut que je te quitte,
Car il est déjà tard.

LAURE.

Quoi! tu t'en vas si vite!
Causons encore un peu.

CLAIRE.

Je voudrais le pouvoir!
Mais moi, j'ai ma besogne à faire pour ce soir.
En outre, tu sais bien que, pendant son absence,
Mon oncle me chargea de sa correspondance;
Et je n'ai pas encor commencé mon courrier!

LAURE.

Claire, si tu t'en vas, je vais bien m'ennuyer!
Reste un moment.

CLAIRE.

J'aurais du plaisir à le faire,
Mais je n'ai pas le temps de t'amuser, ma chère.

(Elle sort.)

Digitized by Google

SCÈNE III.

LAURE, avec dépit.

Décidément, il faut que l'on se mette ici
Sur un pied différent; je ne puis vivre ainsi.
Je suis beaucoup trop jeune encor pour qu'on m'enterre,
Et cet isolement commence à me déplaire.
Mais qu'est-ce que j'entends? c'est Florine, je crois.

SCÈNE IV.

FLORINE, LAURE.

FLORINE arrive en sautant, une brochure à la main.

Dieu! que je suis contente!

LAURE.

En effet, j'aperçois
La joie et le bonheur peints sur votre visage.

FLORINE.

Ah! c'est que je finis le plus charmant ouvrage!

LAURE.

Quel est-il?

FLORINE.

Adeline.

LAURE.

Eh! mais je me souvien
Qu'autrefois je l'ai lu.

FLORINE.

L'héroïne est sans bien,
Un beau jeune homme l'aime, elle devient princesse.
C'est un des plus jolis romans que je connaisse!

Digitized by Google

LAURE.

Vous en lisez beaucoup.

FLORINE.

Ce sont mes seuls plaisirs;
C'est là ce qui remplit et charme mes loisirs.
Peut-être vous aurez de la peine à me croire,
Dans les romans, j'ai fait un petit cours d'histoire!
Vieux, nouveaux, j'en ai lu de toutes les couleurs.
Oh! c'est très-amusant! Je compare les mœurs;
Je sais comme on aimait du temps de nos grand's-mères;
Nos mœurs et celles-là ne se ressemblent guères!

LAURE.

La folle! du matin jusqu'au soir elle rit.
Et moi.....

FLORINE.

Plaignez-vous donc, lorsque tout vous sourit,
Lorsque tout vous promet le bonheur, la richesse!
Quittez enfin, quittez cette sombre tristesse.
Sentiriez-vous encore un reste de penchant
Pour... Duval?

LAURE, vivement.

Pas du tout.

FLORINE.

Épouser un marchand!

LAURE.

Oh! je ne l'aime plus. Cependant, je suis sûre,
Qu'il me rendrait heureuse.

FLORINE.

Il n'a point de voiture!
Vous êtes un enfant. Parlez-moi bien plutôt
De monsieur Rosambert; c'est l'époux qu'il vous faut.

Digitized by Google

LAURE.

Oui, vous avez raison.

FLORINE.

Cent mille francs de rente!
Équipage! laquais! maison riche et brillante!
O mon dieu, l'aimable homme!... est-ce depuis long-temps
Que vous le connaissez?

LAURE.

Voilà près de deux ans,
A mon pensionnat on donnait une fête,
Et c'est pendant le bal que je fis sa conquête.

FLORINE.

Que c'est avantageux d'aller en pension!
Ah! que n'ai-je reçu de l'éducation!

SCÈNE V.

FLORINE, LAURE, BABET.

BABET entrant.

Faut-il que je le laisse entrer?

LAURE.

Qui donc, ma bonne?

BABET.

Ma foi, je ne sais pas le nom de la personne!
Mais, tiens, c'est ce monsieur... que tu vois tous les jours,
Que vous voyez... pardon! je me trompe toujours.

LAURE.

Monsieur de Rosambert! Quoi! si matin! je passe
A mon appartement.

(à Florine.)

Restez ici de grâce.

Digitized by Google

FLORINE.

Pourquoi vous en aller?

LAURE.

Me croyez-vous d'humeur
A me montrer ainsi? je suis à faire peur.

(elle sort, Babet la suit.)

SCÈNE VI.

FLORINE, seule.

Quelle coquetterie!.... eh bien, cela me blesse.
Pour recevoir quelqu'un que nous voyons sans cesse,
Elle se pare autant que pour aller au bal!

(se regardant dans la glace.)

Suis-je bien, moi? vraiment... mais je ne suis pas mal.
L'œil vif et le teint frais! quand on est ainsi faite,
On peut séduire un cœur sans faire de toilette...
Cependant, pour lui plaire employons un peu d'art;
Prenons un air lutin! non... j'ai lu quelque part,
Je ne sais où, que rien, lorsque l'on est jolie,
N'est plus intéressant que la mélancolie;
Soyons triste!

SCÈNE VII.

FLORINE, ROSAMBERT.

ROSAMBERT, après l'avoir contemplée sur le fauteuil où elle s'est jetée.

Eh! bon dieu, d'où vient cet air chagrin?
Qu'avez-vous?

FLORINE, d'un ton sentimental.

Je m'ennuie au fond d'un magasin.
Pour cet état je sens que je ne suis pas faite.

Digitized by Google

ROSAMBERT, à part.

Amusons-nous; d'honneur, la petite est parfaite !

(haut.)

Ah ! je vois ! vous avez été probablement
Long-temps en pension?

FLORINE.

Non, pas précisément.
Mon éducation, je l'ai faite moi-même;
J'ai beaucoup lu.

ROSAMBERT.

(à part.)

Fort bien, mademoiselle ! J'aime
Sa tête romanesque.

FLORINE, à part.

Il paraît enchanté !

ROSAMBERT, à part.

Elle est pleine d'esprit ! d'originalité !

(haut.)

J'ignore les secrets de la belle Florine,
Et dois les respecter. Cependant, j'imagine
Qu'on doit avoir, avec un si joli minois,
Bien des amants?

FLORINE.

J'ai pu me marier vingt fois.

ROSAMBERT.

Personne, jusqu'ici, n'a-t-il la préférence?

FLORINE.

Plusieurs d'entre eux avaient un état, de l'aisance,
Mais je n'ai pas voulu les épouser.

ROSAMBERT.

Pourquoi?

Digitized by Google

FLORINE.

Tous ces gens-là, monsieur, n'étaient pas plus que moi.

ROSAMBERT.

Je les trouve, en effet, bien plaisants... de prétendre...

FLORINE.

Moi, je suis faite ainsi, je ne saurais descendre.

ROSAMBERT.

C'est juste! il faut avoir un peu d'ambition.

FLORINE.

Tenez, je me connais, moi! ma vocation
Est d'avoir quelque jour cent mille francs de rente ;
Et, pour me marier, j'attends qu'il se présente
Un beau jeune homme, ayant de l'esprit et du goût,
Une grande fortune! on en trouve partout.

ROSAMBERT.

Vous croyez?

FLORINE.

O mon dieu! chaque livre en abonde,
Et ceux qui les ont faits, connaissaient bien le monde.
Mais rien n'est plus commun.

ROSAMBERT, jouant l'air ingénu.

Eh! bien, je l'ignorais!

FLORINE.

Vraiment?

ROSAMBERT.

Que voulez-vous? moi, je ne lis jamais.
Écoutez!.... Je connais quelqu'un, belle Florine,
Qui peut vous convenir ; du moins je l'imagine.
Toutes les qualités qu'il vous faut il les a ;
Tenez, si vous voulez, j'arrangerai cela.

Digitized by Google

FLORINE.

Monsieur....

ROSAMBERT.

Il est fort bien !

FLORINE.

Je suis reconnaissante....

ROSAMBERT, se caressant le menton.

A peu près comme moi ! vous en serez contente.
A propos, dites-moi, Florine, et ce concert ?

FLORINE.

Nous le donnons ce soir. Monsieur de Rosambert
Nous amènera-t-il sa sœur ?

ROSAMBERT.

Vous voulez rire !

FLORINE.

Comment ? je ne sais pas ce que monsieur veut dire.

ROSAMBERT.

Ma sœur ne peut aller chez de simples bourgeois.

FLORINE.

Mais, monsieur.....

ROSAMBERT.

Elle y vint par mégarde une fois;
Elle en a bien assez !....

FLORINE, après un court silence.

Pourrons-nous vous attendre ?

ROSAMBERT.

Mais, oui; chez des marchands je crains peu de me rendre.
Quant à moi, je suis homme, et c'est bien différent !
Par exemple, avec eux, je sais tenir mon rang;
Mais près de leurs moitiés, j'ai des formes polies,

Digitized by Google

Et je ne suis pas fièr.... quand elles sont jolies.

(lui passant la main sous le menton.)

Je prise deux beaux yeux partout!

FLORINE.

Que de bonté!

(à part.)

Ce monsieur est vraiment plein d'affabilité;
Moi je l'aime beaucoup.

ROSAMBERT.

Dites-moi donc encore;
Sur quel pied pensez-vous que je sois avec Laure?

FLORINE.

Monsieur, elle vous aime et vous préfère à tout.

ROSAMBERT.

Cet enfant-là, Florine, a toujours eu du goût.

FLORINE.

Mais, de votre côté, vous sentez-vous pour elle
Une passion vive, ardente?

ROSAMBERT.

Moi, ma belle?

(froidement.)

J'ai, depuis bien long-temps, pris par réflexion,
Le parti de n'avoir jamais de passion.

FLORINE.

Quoi! par réflexion! est-ce que c'est possible?

ROSAMBERT.

Sans doute. Dans le fond, je suis né très-sensible;
Mais, comme notre amour est rarement payé,
Je m'en tiens, par prudence, à la tendre amitié.
Je me connais trop bien! si j'aimais une femme,
Ce serait ardemment, et de toute mon ame!

Digitized by Google

Alors, les noirs soucis, le repentir, l'effroi,
La jalousie enfin s'emparerait de moi!
Les passions en feu tourmenteraient mon être!
Et qui sait même? un jour j'épouserais peut-être!
Car, que ne fait-on point lorsque l'on aime, hélas!...
Voilà précisément pourquoi je n'aime pas.

FLORINE, à part.

Mais quel galimatias vient-il donc de me faire?....

ROSAMBERT.

J'entends venir quelqu'un. Chut! c'est Laure et sa mère.

SCÈNE VIII.

FLORINE, Mme DUPRÉ, LAURE, ROSAMBERT.

LAURE.

Ah! vous voilà, monsieur?

ROSAMBERT, saluant.

Empressé de vous voir...

LAURE.

Vous avez attendu! j'en suis au désespoir.

Mme DUPRÉ, d'un air fin à Rosambert.

Ma fille était en train de faire sa toilette,
Et quand elle s'y met....

LAURE, à part.

Ma mère est indiscrète!

Mme DUPRÉ, à Florine.

Florine, vous avez affaire sûrement?

FLORINE.

Toujours il faut sortir dans le plus beau moment.
Quel ennui!

(elle sort.)

Digitized by Google

SCÈNE IX.

Mme DUPRÉ, LAURE, ROSAMBERT.

Mme DUPRÉ, d'un ton gracieux.

J'ai, monsieur, un reproche à vous faire.

ROSAMBERT.

A moi?

Mme DUPRÉ.

Vous négligez beaucoup votre écolière;
On ne vous a pas vu depuis un jour ou deux.

ROSAMBERT.

Je n'ai pas pu venir, d'honneur!

Mme DUPRÉ.

Ah! c'est affreux!
Aussi, monsieur, sa harpe est-elle abandonnée;
Hier, elle n'a rien fait de toute la journée.

ROSAMBERT.

Mille pardons...

Mme DUPRÉ.

Tenez! j'en suis toute en courroux;
Elle n'a de plaisir à chanter qu'avec vous!

ROSAMBERT, mystérieusement.

Écoutez; car, au point où nous sommes ensemble,
Lorsque l'on est ami comme nous, il me semble
Que l'on doit tout se dire et tout se confier.

Mme DUPRÉ.

Eh! bien?

ROSAMBERT, bas.

Vous saurez donc qu'on veut me marier.

Digitized by Google

Mme DUPRÉ, bas à Laure.

Le marier! cela m'inquiète, ma chère.

LAURE, bas à madame Dupré.

Mon Dieu! ne craignez rien; c'est sans doute, ma mère,
Un sacrifice encor que son cœur fait au mien.

(haut à Rosambert.)

Et comment trouvez-vous la personne?

ROSAMBERT.

Fort bien.

LAURE, à part.

O ciel!

ROSAMBERT.

(Pendant la tirade qui suit, la figure de Laure se rembrunit par degrés; elle prend un air boudeur, et s'éloigne graduellement du comte.)

C'est, je vous jure, une femme charmante;
La taille la plus fine et la plus séduisante,
Un regard pénétrant, un sourire enchanteur,
De l'esprit, des talents, une rare candeur;
La personne, en un mot, que l'on m'a proposée,
A toutes les vertus ..... mais je l'ai refusée.

LAURE, accourant vers lui.

Vous l'avez refusée?

ROSAMBERT.

(Pendant le couplet précédent, il s'est amusé de l'effet qu'il produisait sur Laure. Quand elle revient, il la regarde tendrement.)

Eh! pouvais-je hésiter?
Un motif bien puissant m'empêcha d'accepter.
Vous ne.... devinez pas?

LAURE, baissant les yeux en souriant.

Moi? vraiment... non...

Digitized by Google

ROSAMBERT.

Cruelle!

Pouvez-vous?....

Mme DUPRÉ, d'un air satisfait.

Oh! bien, moi, je suis plus fine qu'elle;
Je l'ai trouvé d'abord.

LAURE, à Rosambert.

Et ce motif enfin?

ROSAMBERT.

C'est que je n'aurais pu lui donner que ma main.

Mme DUPRÉ, poussant sa fille.

Laure, entends-tu?

ROSAMBERT.

C'était cependant une affaire
Très-brillante pour moi, m'a-t-on dit. Car son père
Eut une belle place, et l'on ne peut nier
Qu'il n'ait été, madame, un très-grand financier!
Il économisa cent mille francs de rente
Sur ses appointements qui n'étaient que de trente.
Oh! c'est un homme d'ordre!

LAURE, à sa mère.

Ah! je l'aurais juré,
Qu'il n'accepterait pas.

(à Rosambert.)

Que je vous en sais gré!

Mme DUPRÉ, comme frappée d'un trait de lumière.

Eh! mais, puisqu'à présent vous n'avez rien à faire,

(avec attendrissement.)

Ça, mes enfants, un peu de musique!

LAURE.

Ma mère!

Digitized by Google

Mme DUPRÉ.

Laure, est-ce que toujours tu me refuseras?
Voilà deux jours au moins que vous n'en faites pas.

(à Rosambert.)

Voyons, monsieur, soyez plus raisonnable qu'elle.

LAURE.

Je suis fort enrhumée.

ROSAMBERT.

Allons, mademoiselle,
Laissez-vous attendrir.

Mme DUPRÉ, appelant.

Paul!

LAURE.

Eh! bien, quel morceau?

ROSAMBERT.

Si vous voulez, chantons le nocturne nouveau.

(On entend du bruit dans la coulisse.)

SCÈNE X.

Mme DUPRÉ, CLAIRE, LAURE, ROSAMBERT.

CLAIRE, à sa tante.

Le père de Duval arrive à l'instant même!
Brave homme! à le revoir mon plaisir est extrême!
Peut-il entrer? il est dans cet appartement.

Mme DUPRÉ, à sa fille.

Laure, qu'en penses-tu?

LAURE.

Qu'il attende un moment.
Claire, tu le vois bien, nous sommes en affaire.
Nous voulons être seuls.

Digitized by Google

CLAIRE, avec douceur.

C'est l'ami de ton père !

(On entend un plus grand bruit dans la coulisse.)

DUVAL PÈRE.

J'entrerai.

UN VALET.

Non.

DUVAL PÈRE.

Si fait.

UN AUTRE VALET.

Cela ne se peut pas.

DUVAL PÈRE.

Vous êtes des coquins.

ROSAMBERT.

Eh ! bon dieu ! quel fracas !

DUVAL PÈRE.

Mais a-t-on jamais vu de pareils misérables ?

UN VALET.

On n'entre pas, vous dis-je.

DUVAL PÈRE.

Oh ! de par tous les diables,
J'entrerai !

SCÈNE XI.

Mme DUPRÉ, DUVAL PÈRE, CLAIRE, LAURE, ROSAMBERT.

DUVAL PÈRE, se faisant jour à coups de poing.

Ouf!... je suis le maître du terrain.

(secouant la main à madame Dupré.)

Bonjour, mère Dupré : je vous joins donc enfin....

Digitized by Google

Par ma foi, me voilà, mais ce n'est pas sans peine.

LAURE, à part.

Dieu! quel ton!

DUVAL PÈRE.

Ils étaient une demi douzaine
Qui voulaient m'empêcher d'arriver jusqu'à vous.
Mais fiez-vous à moi, je les ai bourrés tous!...
Ces valets galonnés sont une sotte bande!
Que diantre font-ils donc ici?

Mme DUPRÉ, se rengorgeant.

Belle demande!
Ce sont mes gens, monsieur.

DUVAL PÈRE.

Vos gens!... je n'y suis plus.
(riant aux éclats.) (prenant un air respectueux.)
Quoi! vous avez des gens!... Ah! que je suis confus!
Pardonnez si j'ai pris la liberté, madame,
De rosser, comme il faut, vos gens.

ROSAMBERT, à part.

Eh! sur mon ame,
Il est drôle!

Mme DUPRÉ.

Monsieur....

LAURE, à part.

J'éprouve un embarras.....!

ROSAMBERT, bas à Laure.

Quel est ce campagnard?

LAURE, vivement à Rosambert.

Je ne le connais pas.

DUVAL PÈRE, à madame Dupré.

A propos, dites-moi, faites donc venir Laure.

Digitized by Google

ROSAMBERT, bas à Laure.

Mais, comment sait-il donc votre nom?

LAURE, bas.

Je l'ignore.

DUVAL PÈRE.

Je veux la voir, je veux l'embrasser.

CLAIRE, à M. Duval.

La voilà.

DUVAL PÈRE.

Pas possible!

CLAIRE.

Pardon, monsieur.

DUVAL PÈRE.

Eh! quoi, c'est là
Cette petite Laure... Oh! comme elle est grandie!
(à Laure, en la tirant brusquement par la main.)
Viens donc que je te voie... Elle est, ma foi, jolie.

LAURE, à part.

O Dieu! qu'il me déplaît!

DUVAL PÈRE.

Des yeux vifs et brillants!
(à madame Dupré.)
C'est tout votre portrait... quand vous aviez vingt ans.
(riant d'un gros rire.)
Car enfin... vous voyez, je suis toujours sincère.

ROSAMBERT, qui, pendant toute la scène, n'a cessé de rire de l'embarras des uns et de la rondeur de l'autre.

C'est vrai.

Digitized by Google

SCÈNE XII.

Mme DUPRÉ, DUVAL PÈRE, DUVAL FILS, dans le fond, CLAIRE, LAURE, ROSAMBERT.

DUVAL FILS.

Que fera-t-on de vos malles, mon père?

DUVAL PÈRE.

Dupré n'est pas ici; fais provisoirement
Porter tous mes effets dans son appartement.
(se tournant vers madame Dupré.)
Il doit être commode?
(rappelant son fils qui s'éloignait.)
Ah! dis donc? je te prie.

DUVAL FILS, revenant.

Mon père...

DUVAL PÈRE.

Le cheval est-il dans l'écurie?
Il doit être fort las; dis qu'on en ait bien soin;
Et triple ration et d'avoine et de foin.
(se retournant vers les personnages qui sont en scène.)
C'est que j'ai, voyez-vous, une excellente bête.

LAURE, à part.

Quels ignobles détails! j'en ai mal à la tête.

DUVAL PÈRE.

Je ne voudrais pour rien au monde la céder;
Elle arrive aujourd'hui de Meaux sans débrider.

ROSAMBERT, à Laure.

Il est très-amusant.

Digitized by Google

DUVAL PÈRE, à Laure.

Eh bien, petite fille?..
Mais, viens donc m'embrasser... Corbleu! qu'elle est gentille!

ROSAMBERT, à part.

Oh, le drôle de corps!

LAURE, à sa mère.

Que cet homme est grossier!

Mme DUPRÉ, bas.

Traiter ainsi ma fille!

LAURE, toujours à sa mère.

Oser me tutoyer!

DUVAL PÈRE, à Laure, en croisant les bras.

Eh bien!..

CLAIRE, s'approchant de sa cousine.

Parle-lui donc.

DUVAL PÈRE, à Laure.

Je suis ton second père;
Je te vis naître enfin.

(à madame Dupré.)

N'est-il pas vrai, la mère?

(à Laure.)

Tu ne t'en souviens pas, ce temps est loin de nous;
Je t'ai fait autrefois sauter sur mes genoux.
Mais tu rougis.

(regardant autour de lui.)

Chacun garde ici le silence!
Que diable avez-vous tous?

LAURE, à part.

Ah! je perds patience.

DUVAL PÈRE, à Laure.

Quelle idée as-tu donc de te faire prier?

Digitized by Google

Eh! palsambleu! je vais t'embrasser le premier.

(Il s'approche en ouvrant les bras; Laure se retire.)

LAURE, avec dépit.

Je n'y tiens plus! Il faut à la fin que je sorte.

(Elle s'en va.)

Mme DUPRÉ, la suivant.

Fi, monsieur! pouvez-vous lui manquer de la sorte?

SCÈNE XIII.

DUVAL FILS, DUVAL PÈRE, ROSAMBERT, CLAIRE.

DUVAL PÈRE.

Lui manquer!

CLAIRE, à part.

Ah! peut-on le traiter aussi mal!
Je ne l'aurais pas cru, vraiment.

ROSAMBERT, à Duval père.

Monsieur Duval!

DUVAL PÈRE.

Monsieur?

ROSAMBERT, d'un ton persiffleur.

Je suis, d'honneur, charmé de vous connaître.
(il lui frappe sur l'épaule.)
Vous êtes un brave homme, autant qu'on le peut être;
Et si je passe à Meaux, comme j'en ai l'espoir,
Certainement... j'aurai le plaisir de vous voir.

(Il sort.)

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

DUVAL fils, DUVAL père, CLAIRE.

DUVAL PÈRE.

Eh bien, mon fils?

DUVAL FILS.

J'en suis plus confus que vous-même.
Vous trouverez en elle un changement extrême.

DUVAL PÈRE, se promenant à grands pas.

M'outrager à ce point!

DUVAL FILS.

Elle n'a rapporté
De son pensionnat que morgue et que fierté!

DUVAL PÈRE.

Me chasser de chez elle! ah! l'insulte est trop forte,
Et j'en aurai raison, ou le diable m'emporte.

CLAIRE.

Messieurs, de grâce, ayez moins de sévérité.
Oui, j'en conviens, elle a de la légèreté,
Et contre elle parfois elle met l'apparence;
Mais il faut la juger avec plus d'indulgence.
Je la connais, vraiment vous êtes dans l'erreur;
Je vous jure que Laure a toujours un bon cœur.

DUVAL FILS, à part, avec sentiment.

Chaque fois que je trouve un nouveau tort en elle,
Je vois à sa cousine une vertu nouvelle.

CLAIRE, à Duval père.

Monsieur, pour vous convaincre, un mot me suffira;
Elle aime votre fils, il la corrigera.

Digitized by Google

DUVAL PÈRE, lui frappant sur l'épaule.

Par ma foi, tu m'as l'air, toi, d'une bonne fille.

(à son fils.)

Quelle est cette petite? Elle est, parbleu, gentille.

DUVAL FILS.

La cousine de Laure, une orpheline.

DUVAL PÈRE.

Ah! bon.

Ça, mon fils, je ne puis rester dans la maison,
Malgré tout mon desir d'éviter les scandales.
Dans un hôtel-garni je fais porter mes malles.
Allons-nous-en; je veux, quand Dupré reviendra,
Qu'il tance vertement ces péronnelles-là;
Et...

(en se retournant, il se trouve vis-à-vis de Claire.)

Ce n'est pas pour vous que je parle, ma bonne.
Vous êtes, j'en suis sûr, une brave personne;

(regardant son fils.)

Cette mise me plaît. Vous trouverez un jour
Un bon mari, je gage... Au revoir, mon amour.

(Il sort avec Duval.)

CLAIRE, seule.

Eh bien, j'aime beaucoup ce monsieur. Car, en somme,
Il ressemble à son fils, c'est un fort honnête homme.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAURE, CLAIRE, BABET.

CLAIRE, à sa cousine.

Mais pourquoi donc ainsi t'éloigner de Duval?
Pourquoi le rebuter? sais-tu que c'est bien mal?
Explique-toi; qu'a-t-il qui puisse te déplaire?
Il est bien fait, il est d'un fort bon caractère,
Aimant, doux, confiant; pour tout dire, en un mot,
Il est homme d'esprit.

LAURE.

Oui, ce n'est pas un sot.

CLAIRE.

Mais sais-tu qu'il en a, j'ose ici te le dire,
Beaucoup plus que monsieur Rosambert?

LAURE.

Tu veux rire.

CLAIRE.

Eh! bien, voilà pourtant comme on juge les gens,
On leur croit moins d'esprit quand ils ont du bon sens.
Son rival est peut-être un homme fort aimable,

Digitized by Google

Mais crois bien qu'à Duval il n'est pas comparable.
Peux-tu le dédaigner? ah! lorsque tu le vois,
Quand ton oreille entend le doux son de sa voix,
Qu'il t'adresse un regard, une expression tendre,
Comment ne pas l'aimer? je ne puis le comprendre.

LAURE, la regardant avec surprise.

Mon Dieu, Claire, quel feu tu mets dans tes discours!

CLAIRE, souriant avec embarras.

En effet.... en parlant.... je m'anime toujours....
Laure, tu ne sais pas jusqu'où va sa tendresse!
De toi, de son amour, il m'entretient sans cesse.

BABET, à Laure.

C'est tout comme avec moi. J'en parle savamment,
Il se plaignait encor de vous dans le moment!
Il vous aime beaucoup, je vous assure.

LAURE, à sa cousine.

Écoute.

Pour Duval, je n'ai pas d'éloignement sans doute,
Et j'aurais du plaisir à lui donner ma main,
S'il avait un état brillant, honnête enfin.

CLAIRE, à Laure.

Dans ton choix ne sois pas légère, je t'en prie.
Songe bien qu'il y va du bonheur de ta vie,
Et ne t'expose pas à d'éternels regrets.

(tendrement, en lui prenant la main.)

Promets-moi d'y penser.

LAURE, lui serrant affectueusement la main.

Oui, je te le promets.

J'ai toujours à Duval rendu pleine justice;
Ah! crois bien qu'il s'en faut que mon cœur le haïsse!

Digitized by Google

BABET, bas à Claire.

Eh bien! qu'en dites-vous? tout ne va plus si mal.

CLAIRE, bas aussi.

Je vais vite, Babet, en prévenir Duval.
J'ai déjà pu suspendre un projet si funeste;
Qu'il vienne, et sa présence ici fera le reste.

BABET, bas à Claire, en voyant entrer Florine.

Tout changera bientôt, du moins j'en ai grand'peur;
Car je vois arriver le démon tentateur.

(Claire sort. Babet s'appuie sur un fauteuil et écoute la scène suivante.)

SCÈNE II.

LAURE, FLORINE, BABET.

LAURE.

(à part.) (haut.)

C'est Florine, je crois. Qu'avez-vous donc encore?
Quel air évaporé!...

FLORINE, tout essoufflée.

Mademoiselle Laure....
Si vous saviez!....

LAURE.

Qui peut vous troubler le cerveau?
Avez-vous encor lu quelque roman nouveau?

FLORINE.

Ah!..., bien mieux que cela!... j'arrive de la ville,
Du faubourg Saint-Germain, où j'ai vu la Sibylle.

LAURE.

Consulter les devins! vous perdez donc l'esprit?

(vivement.)

C'est être bien enfant! Que vous a-t-elle dit?

Digitized by Google

FLORINE.

Vous voyez tous les jours une jeune personne
Dont les talents étaient dignes d'une couronne.
Cultivez-la ; sachez que, vous tendant la main,
Elle doit des grandeurs vous ouvrir le chemin !
A devenir princesse avant peu destinée,
Elle vous fera faire un brillant hyménée !

LAURE, *avec étonnement.*

C'est singulier ! j'ai fait un rêve cette nuit,
Absolument semblable à ce qu'on vous prédit ?....
Oui, j'avais pour époux un grand seigneur, un prince !
Je pouvais disposer de toute une province,
J'avais des revenus, un trône, des sujets,
Je faisais mon séjour dans un riche palais !
Florine, vous étiez auprès de ma personne,
Vous m'aidiez à porter le poids de ma couronne ;
Et lorsqu'enfin Babet vint m'annoncer le jour,
Vous alliez épouser un des grands de ma cour.

FLORINE.

Cette coïncidence est vraiment singulière !....

LAURE.

Florine, votre tête est trop vive, ma chère.
Un songe annonce-t-il toujours la vérité ?
Moi, je suis loin d'avoir votre crédulité.
Tenez, quand, par exemple, au lieu d'être princesse,
Je serais... simplement ou marquise ou comtesse,
J'en serais peu surprise, à parler franchement ;
Et même.... je pourrais m'en contenter vraiment.
J'ai peu d'ambition.

FLORINE, *avec transport.*

Non, le sort nous rassemble,
Et nous allons marcher à la fortune ensemble.

Digitized by Google

LAURE, à part.

Ensemble est plaisant.

(prenant un air pincé.)

Oui, dans la prospérité,
Je ne veux pas montrer de morgue, de fierté.
J'ai toujours eu pour vous quelque peu de tendresse;
Je vous protégerai. Quand je serai comtesse,
Je vous fais épouser quelqu'un de mes fermiers.

FLORINE, avec dédain.

Un fermier! mais voilà des projets singuliers!
Je n'en veux pas.

LAURE.

Pourquoi?

FLORINE.

Mais, je puis, j'imagine,
Trouver mieux.

LAURE, d'un air digne.

En ce cas, je vous donne, Florine,
Un de mes intendants.

FLORINE.

Comment! plaisantez-vous?
Jamais un intendant ne sera mon époux.

LAURE.

Elle a de la fierté, la petite personne!

FLORINE.

Si vous êtes comtesse, on peut être baronne;
C'est bien le moins, je pense.

LAURE, élevant la voix.

Eh! mais, un intendant
Serait pour vous, ma chère, un parti très-brillant.
Entendez-vous?

Digitized by Google

FLORINE, l'élevant davantage.

Tenez, je suis peu patiente;
Ne me piquez pas trop.

LAURE, très-haut.

Je vous trouve plaisante!

BABET.

Eh! mais, mon Dieu, que diantre avez-vous mes enfants?

FLORINE.

Elle veut que j'épouse un de ses intendants!
Moi, je ne le veux pas.

BABET.

Mais vous êtes donc folles?
Que voulez-vous donc dire avec ces fariboles?

FLORINE.

Qu'il ne soit pas baron ou comte, à la rigueur,
J'y consens! mais, du moins, qu'il ait la croix d'honneur.

LAURE.

La croix d'honneur! Babet, elle est très-amusante!

BABET.

Ma foi, je dirai plus, elle est extravagante.
Cette discussion est plaisante, d'honneur!
Et, si j'avais le temps, j'en rirais de bon cœur.

(Elle sort.)

Digitized by Google

SCÈNE III.

LAURE, FLORINE.

LAURE.

Voici Duval.

FLORINE.

Quel homme! il vous poursuit sans cesse!
Il va nous ennuyer encor de sa tendresse.

LAURE.

Laissez-moi, vous verrez que je parle sans fard :
De mon *ultimatum* je vais lui faire part.

SCÈNE IV.

LAURE, DUVAL, FLORINE.

DUVAL.

Laure, mettez un terme à mon incertitude,
Et finissez, de grâce, un supplice trop rude.
Depuis assez long-temps, je le vois chaque jour,
Du dédain le plus froid vous payez mon amour.
Veuillez enfin répondre avec franchise : Laure,
Dois-je vous perdre, ou bien puis-je espérer encore?

LAURE.

Puisque vous exigez des explications,
Je vais vous informer de mes intentions;

(impérieusement.)

Prêtez-moi, je vous prie, une oreille attentive!
J'ai des talents, monsieur, qu'il faut que je cultive.
J'aime les arts, on peut avouer de tels goûts,
Et je veux me livrer à des penchants si doux.

Digitized by Google

D'après cela, je crois, vous devez bien comprendre
Qu'à des soins vétilleux je ne puis pas descendre;
Il faudra là-dessus se faire une raison:
Monsieur, je n'aurai pas de temps pour la maison.
L'été, je veux trois mois demeurer dans ma terre;
Mais je n'exige pas qu'avec moi l'on s'enterre;
On peut rester. Pour moi, j'aime la paix des champs;
Là, les plaisirs sont vrais, purs, simples et touchants.
Paris, vous le savez, veut une autre existence;
Aussi, j'y montrerai de la magnificence.
Le luxe est, nous dit-on, utile; eh bien! je veux
En avoir beaucoup, j'aime à faire des heureux.
En tout lieu, pour le ton, je veux être citée,
Il me faut des chevaux, une maison montée;
Enfin, je veux avoir.... ce que tout le monde a,
Une loge aux Bouffons, ou bien à l'Opéra.
Comme vous le voyez, de peu je me contente!
Jamais femme, je crois, ne fut moins exigeante.
Des affaires, d'ailleurs, je ne me mêle en rien!
Mon mari, comme il veut, peut amasser du bien.
En revanche!.... je veux diriger la dépense,
Et prétends là-dessus avoir pleine licence.
Offrez-moi tout cela, dans huit jours, dès demain,
Et je vous aime assez pour vous donner ma main.

(Elle finit en faisant une révérence.)

DUVAL FILS, avec beaucoup de calme.

Laure, je vous sais gré d'avoir cette franchise!
Je vois au moins de qui mon ame était éprise.
Oui, tous vos procédés, et l'aveu que j'entend
M'ouvrent enfin les yeux, je m'éloigne content.

(Il sort.)

Digitized by Google

SCÈNE V.

LAURE, FLORINE.

LAURE, le regardant partir.

Il part!... pauvre jeune homme! il me fait de la peine.

FLORINE.

Et pour quelle raison?

LAURE.

Il faut que j'en convienne,
Je l'ai brusqué peut-être. Est-ce sa faute, enfin,
S'il n'a pas ce qu'il faut pour prétendre à ma main?
Il m'aime! aurais-je dû le blesser?

FLORINE.

Eh! qu'importe?
Après tout, s'il fallait s'attendrir de la sorte
Sur tous les malheureux qu'on peut faire ici bas,
Ma foi, mademoiselle, on n'en finirait pas.

SCÈNE VI.

LAURE, Mme DUPRÉ, FLORINE.

Mme DUPRÉ, toute pimpante.

(en se rengorgeant.) (à part, sans voir sa fille ni Florine.)

J'ai terminé! L'on va me trouver bien, j'espère!

LAURE, se retournant.

C'est vous! mais allez donc vous habiller, ma mère.

Mme DUPRÉ, stupéfaite.

Que j'aille m'habiller! tu ris assurément.

Digitized by Google

LAURE.

Moi! pas du tout; on va venir dans un moment,
Et vous ne pouvez pas vous montrer de la sorte.

Mme DUPRÉ.

Comment donc! mais j'ai mis ma robe feuille-morte.
Voyons, regarde-moi! ne suis-je pas très-bien?

FLORINE.

Parfaitement, madame; il ne vous manque rien.

Mme DUPRÉ, présentant une lettre à Laure.

A propos, mon enfant, je veux te faire lire....

LAURE.

Une lettre?

Mme DUPRÉ.

A l'instant on vient de me l'écrire.

LAURE.

Et qui donc, s'il vous plaît?

Mme DUPRÉ.

La comtesse d'Orval.

LAURE.

Elle qui, ce matin, m'a traitée aussi mal!

Mme DUPRÉ.

Lis son billet, ma fille, et tu seras contente.

LAURE, lisant.

Une invitation!

Mme DUPRÉ.

Oui, sa lettre est charmante.

LAURE, souriant.

A la bonne heure! au moins, je la reconnais là.

FLORINE, à part, finement.

C'est le frère qui vient d'arranger tout cela.

Digitized by Google

LAURE.

Elle a senti ses torts, j'en étais bien certaine!
Ainsi, nous allons donc y passer la semaine;
Sans doute nous verrons monsieur de Rosambert.
Mais qu'entends-je? Ah! ce sont les apprêts du concert.

Mme DUPRÉ.

Il faut nous préparer à recevoir, ma bonne.

LAURE.

Oui, ma mère; allons voir s'il n'est venu personne.

SCÈNE VII.

FLORINE, *seule.*

A la fin, on commence à pouvoir vivre ici,
On s'amuse, on reçoit! c'est fort bien fait aussi;
On ne peut se former qu'en voyant le grand monde.
Mais quelle est cette voix qui tempête et qui gronde?

SCÈNE VIII.

FLORINE, M. DUPRÉ, DUVAL PÈRE.

M. DUPRÉ.

Eh bien! mon cher, je prends fait et cause pour toi;
Suis mes pas, je te vais réinstaller chez moi.
On t'a mal accueilli!

DUVAL PÈRE.

Mais très-mal, je te jure.

M. DUPRÉ.

A mon ancien ami faire une telle injure!
Ah! j'en suis indigné.

Digitized by Google

FLORINE, les apercevant.

Que veulent ces gens-ci?

M. DUPRÉ.

Ah! combien ma présence est nécessaire ici!....

(apercevant Florine.)

Mais quelle est cette femme?

DUVAL PÈRE.

Attends donc! je soupçonne,
A son nez retroussé, que c'est une friponne.

(très-haut à Florine.)

Écoute ici; dis-moi, la belle enfant, peut-on
Voir bientôt ta maîtresse?

FLORINE, d'un air piqué.

Ah! fi, monsieur, quel ton!
Ma maîtresse! parlez un peu mieux, je vous prie,
Et sachez que je suis dame de compagnie!

DUVAL PÈRE, riant aux éclats.

Dame de compagnie! ah! ah! le titre est beau!

M. DUPRÉ.

Mais oui, chez moi, ce titre est piquant et nouveau.

DUVAL PÈRE.

Qui que tu sois, ou dame, ou suivante, il n'importe,
Annonce-nous, ou bien que le diable t'emporte!
Entends-tu, mon enfant!

FLORINE, à part.

Que cet homme est brutal!
Messieurs, vous n'êtes pas en toilette de bal:
Vous ne pouvez entrer.

DUVAL PÈRE, à son ami.

Chez toi! sur ma parole,
Elle rêve.

Digitized by Google

FLORINE.

Avez-vous vos billets?

DUVAL PÈRE.

Elle est folle!

FLORINE.

Pour juger si je puis vous introduire ou non,
Du moins vous voudrez bien me dire votre nom?

(Ils se regardent.)

M. DUPRÉ, à Florine.

Mon nom?

FLORINE.

Mais oui, monsieur, que voulez-vous?

M. DUPRÉ, gravement.

Madame,
Je veux avoir l'honneur de parler.... à ma femme....
Madame Dupré.

FLORINE.

Ciel!

M. DUPRÉ.

Je veux l'entretenir,
Aussi-bien que ma fille; allez les prévenir.

FLORINE, poliment.

Oui, monsieur.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

M. DUPRÉ, DUVAL PÈRE.

M. DUPRÉ.

Ça, mon cher, il faut de la prudence,
Et ce n'est pas ton fort! je te le dis d'avance,

Digitized by Google

Je vais avoir ici des explications.
Si tu restes, j'y mets quelques conditions.

DUVAL PÈRE.

Mon dieu, tu peux parler sans préface, je pense.
Que faut-il?

M. DUPRÉ.

T'en aller, ou garder le silence.

DUVAL PÈRE, *étonné.*

Comment?

M. DUPRÉ.

Je veux du calme, entends-tu? Je suis, moi,
Partie intéressée, et j'en ai plus que toi.

DUVAL PÈRE.

Eh! bien.... soit.

M. DUPRÉ.

Ainsi donc, tu seras impassible?

DUVAL PÈRE.

Je me tairai : je crois que la chose est possible.
Mais, qu'entends-je? ce sont des instruments, ma foi.

(Musique.)

M. DUPRÉ.

La petite a dit vrai, l'on donne bal chez moi.

SCÈNE X.

LAURE, M. DUPRÉ, Mme DUPRÉ, DUVAL PÈRE.

LAURE, *s'élançant vers son père.*

Ah! mon père, c'est vous!

M. DUPRÉ, *l'embrassant tendrement.*

Bonjour, ma chère Laure;
Bonjour.

Digitized by Google

LAURE.

Ah ! laissez-moi vous embrasser encore.

Mme DUPRÉ, l'embrassant aussi.

D'un aussi prompt retour nous n'avions pas l'espoir.

M. DUPRÉ.

Ma femme, mon enfant, qu'il m'est doux de vous voir!

(à madame Dupré.)

Mais expliquez-moi donc une chose, de grâce;
Que fait-on en ces lieux, et qu'est-ce qui s'y passe ?
En vérité, tout est bouleversé chez nous.

Mme DUPRÉ.

Tout est bouleversé ! monsieur, que dites-vous ?

M. DUPRÉ.

J'entends de tout côté un tapage effroyable ;
D'où provient, dites-moi, ce désordre incroyable ?
Des flûtes, des haut-bois, des cors; c'est un enfer.

Mme DUPRÉ, d'un air de satisfaction.

C'est qu'aujourd'hui, monsieur, nous donnons un concert.

DUVAL PÈRE, haut.

Un concert! c'est plaisant.

M. DUPRÉ.

(à son ami.) (à sa femme.)

Duval!...Nos marchandises,
Dans la cour, en plein air, madame, ont été mises;
Et, jugez si j'en dois être contrarié,
Il a plu ce matin, tout est avarié.

Mme DUPRÉ.

J'en suis au désespoir! croyez qu'au fond de l'ame...

M DUPRÉ.

Pourquoi les faire ôter des magasins, ma femme ?

Digitized by Google

Mme DUPRÉ.

Mais il l'a bien fallu.

M. DUPRÉ.

La raison?

Mme DUPRÉ.

Il nous sert;
Nous en faisons, ce soir, la salle de concert.

M. DUPRÉ.

La salle de concert!

Mme DUPRÉ.

Monsieur... ce ton... j'ignore....

M. DUPRÉ.

Mais, si vous permettez, ce n'est pas tout encore.
Je vois, dans la maison, du haut jusques en bas,
Un riche mobilier que je ne connais pas.
Les meubles réformés me venaient de mon père;
J'y tenais! en quoi donc ont-ils pu vous déplaire?
Pourquoi, sans mon aveu, sont-ils changés partout?

Mme DUPRÉ.

Laure n'a pas trouvé qu'ils fussent de bon goût.

M. DUPRÉ.

Ah! parbleu, la raison me paraît excellente!
Mais une chose aussi m'a semblé surprenante,
Et même je ne puis encor la concevoir!
En arrivant ici, je viens d'apercevoir
Deux valets à livrée, et pleins d'impertinence;
Est-ce qu'ils sont à moi?

Mme DUPRÉ, embarrassée.

Mais, monsieur... je le pense.

Digitized by Google

M. DUPRÉ.

Comment, il se pourrait!... et que sont devenus
Nos anciens serviteurs?

Mme DUPRÉ.

Nous ne les avons plus.

M. DUPRÉ.

Mais, pour la probité, c'étaient des gens uniques!

Mme DUPRÉ.

Oui, j'en conviens, c'étaient d'excellents domestiques;
Mais....

M. DUPRÉ.

Mais, pour les chasser, quel motif avait-on?

Mme DUPRÉ.

Laure n'a pas trouvé qu'ils fussent de bon ton.

M. DUPRÉ.

De bon goût, de bon ton! mais vous êtes donc folles,
De venir me payer de ces contes frivoles?
J'ai bien affaire, moi, de bon ton, de bon goût!
Ma caisse, avec cela, ne s'emplit pas du tout.
Ma femme, terminons, s'il vous plaît, ce désordre;
Je prétends aujourd'hui que tout rentre dans l'ordre.

(Monsieur Duval vient le féliciter.)

Mme DUPRÉ.

Avant de nous blâmer, monsieur, écoutez-nous,
Et laissez-moi, du moins, m'expliquer avec vous.
Vous êtes étonné que, pendant votre absence,
La maison ait acquis un peu plus d'apparence.
Cet heureux changement, monsieur, est résulté
D'un plan que, Laure et moi, nous avons adopté.

Digitized by Google

M. DUPRÉ.

Ce plan, que vous avez exécuté d'avance,
Daignerez-vous, du moins, m'en donner connaissance?

Mme DUPRÉ.

Laure est jolie, elle a de l'esprit et du goût,
Elle sait le dessin, la musique, enfin tout;

(Duval père s'éloigne en éclatant de rire, et revient immédiatement.)

Elle danse à merveille; il est clair que ma fille
Doit trouver un époux d'une illustre famille.
Pour l'aider à remplir le destin qui l'attend,
Vous le sentez, monsieur, il est très-important
Que nous lui ménagions les moyens de paraître;
Tâchons, en bons parents, de la faire connaître.
A cet effet, il faut que nous donnions, je crois,
Deux concerts par semaine et trois dîners par mois.
Nous avons arrangé ce petit plan ensemble;
Voilà notre projet, monsieur; que vous en semble?

M. DUPRÉ.

Mais quel mauvais esprit souffle sur ma maison?
Vraiment, ma pauvre femme a perdu la raison.

(Mouvement de Duval, comprimé par M. Dupré.)

Qu'une jeune personne, ambitieuse et fière,
Qui voit, dans les romans, un monde imaginaire,
Et qui s'est figuré que ce monde est réel,
Pense que les maris vont lui tomber du ciel;
Je le conçois très-bien! Mais vous, vous! à votre âge!
Vous, mère de famille! et femme de ménage!
L'habitude du monde et la réflexion
Devraient vous garantir de cette illusion.
Ah! rarement celui qui vit dans l'opulence,
Choisit sa femme au sein d'une modeste aisance.

Digitized by Google

Le siècle est positif! tous les jours on le voit;
On sait ce que l'on donne, on sait ce qu'on reçoit.

(Monsieur Duval vient lui frapper sur l'épaule.)

Mme DUPRÉ.

Oui, votre opinion est raisonnable et sage,
Et même, je l'avoue ici, je la partage.
Mais convenez aussi, monsieur, que les talents
Sont la plus belle dot qu'on donne à ses enfants.
Ce sont eux bien souvent qui font les alliances,
Et l'éducation rapproche les distances!

M. DUPRÉ.

Dieu! quel style pompeux!

Mme DUPRÉ.

N'en soyez pas surpris,
Ce langage est de vous, vous me l'avez appris.

M. DUPRÉ.

Y pensez-vous? qui, moi?

Mme DUPRÉ.

Monsieur, j'applique à Laure
Ce que dernièrement vous m'écriviez encore
Au sujet d'Amédée. Aussi l'avez-vous mis
Dans l'un des plus brillants collèges de Paris.

M. DUPRÉ.

Sans doute; mais, madame, un père de famille
Doit élever son fils autrement que sa fille.
La différence est grande, et cela se conçoit;
L'homme fait son état, la femme le reçoit.

Mme DUPRÉ.

Ainsi, coudre et filer, s'occuper du ménage,
Si je vous ai compris, voilà notre partage;
Les arts seront pour vous.

Digitized by Google

M. DUPRÉ.

Vous ne m'entendez point;
Je ne suis point injuste et barbare à ce point.
Ce sont les arts qui font le charme de la vie,
Et par eux une femme est toujours embellie.
Votre sexe avec nous peut bien les partager;
Rien d'aimable ne doit lui rester étranger;
Il est doux de trouver dans une épouse chère
Des arts consolateurs qui sachent nous distraire,
De pouvoir, sans quitter son modeste séjour,
Se reposer le soir des fatigues du jour.
Ayez donc des talents! Mais il est nécessaire
Qu'on en fasse un plaisir, et non pas une affaire.
Chacun veut aujourd'hui briller, voilà le mal!
Ce vice est parmi nous devenu général;
Il est dans tous les rangs. Le marchand le plus mince
Élève ses enfants comme des fils de prince;
Sa fille, qu'en tous lieux il se plaît à vanter,
N'entend rien au ménage, et ne sait pas compter;
En revanche elle fait des vers, de la musique,
Et l'on trouve un piano... dans l'arrière boutique.
Mais je veux maintenant traiter un autre objet.
J'ai besoin de parler de l'accueil qu'on a fait
A ce brave Duval.

DUVAL PÈRE, *s'avançant d'un air de triomphe.*

Ah!

M. DUPRÉ.

Savez-vous, madame,
Que vous l'avez blessé jusques au fond de l'ame,
Que vos torts sont affreux, et que, de mon côté,
Dans mon vieux compagnon je me trouve insulté?
Mais vous avez chez vous une brillante fête,

Digitized by Google

Et sans doute déjà votre absence inquiète.
Il ne faut pas laisser soupçonner seulement
Mon retour, et surtout mon mécontentement.
Bien que tous ces gens-là partagent vos folies,
Ils sont chez moi! je veux que vous soyez polies;
Allez les retrouver. Demain nous nous verrons,
Et je vous ferai part de mes intentions.

DUVAL PÈRE.

(Madame Dupré s'éloigne; M. Duval va la prendre par la main, et la ramène.)

Un moment. Moi, je vais vous parler pour mon compte.

M. DUPRÉ.

Duval...

DUVAL PÈRE, à son ami.

Je n'y tiens plus.

(à madame Dupré.)

N'avez-vous pas de honte,
A quarante-cinq ans, de vous conduire ainsi?

LAURE.

Ciel! encore une scène! Éloignons-nous d'ici.

(Elle fuit.)

Mme DUPRÉ.

Mais cet homme est donc fou!

Digitized by Google

SCÈNE XI.

M. DUPRÉ, Mme DUPRÉ, DUVAL PÈRE.

M. DUPRÉ.

Mon cher ami, de grâce!...

DUVAL PÈRE.

Tiens, tu n'es, je le vois d'après ce qui se passe,
Qu'une poule mouillée. On va savoir, corbleu,
De quel bois je me chauffe, et vous verrez beau jeu.

(s'approchant de madame Dupré.)

Madame, qui voulez fréquenter la noblesse,
Qui prenez de grands airs, et faites la princesse,
Faut-il vous rappeler notre origine à tous?
Nous avons commencé par n'avoir pas deux sous.

Mme DUPRÉ.

Mais...

DUVAL PÈRE, l'interrompant.

Oui, deux sous, madame, et je n'en rougis guères;
Il vaut mieux tout devoir au travail qu'à ses pères.
Nos enfants en sauront plus long que nous; pourtant,
Ils vaudront beaucoup moins, s'ils n'en font pas autant.
Voulez-vous que Duval épouse votre Laure?
Malgré tout, je puis bien y consentir encore;
Je suis prêt à signer le papier timbré. Mais
Je vais vous détailler les clauses que j'y mets:
Comme il faut que ma bru soit une ménagère,
On voudra bien changer de ton et de manière.
Ainsi, plus d'attirail ici; je veux lui voir,
Au lieu de garniture, un bon tablier noir.

Digitized by Google

Mme DUPRÉ.

Ah ! fi, monsieur ! l'horreur !

DUVAL PÈRE.

Je veux qu'elle dirige
Tout son monde ; je veux, si le besoin l'exige,
Qu'elle mette la main à la pâte, et parfois
Qu'elle ne craigne pas de se salir les doigts.
Voilà comme faisait ma défunte !... Madame,
Si cela vous convient, parlez ; elle est sa femme.
Autrement, serviteur ; c'est là mon dernier mot.

(serrant la main à M. Dupré.)

Adieu, mon vieux. Je vais me coucher. A tantôt.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

M. DUPRÉ, Mme DUPRÉ.

M. DUPRÉ.

Ma femme, ce qu'il dit (à part sa brusquerie)
Est fort judicieux ; pensez-y, je vous prie.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAIRE, seule.

Je le vois, c'est en vain que j'essaîrais encore
De ramener Duval ou de corriger Laure.
Ma cousine persiste à repousser mes soins,
Et Duval à l'aimer tous les jours un peu moins.....
Ah! qu'il m'eût été doux de voir ce mariage!
Il n'y faut plus penser, je le sens; quel dommage!
Duval, près de mon oncle, eût fixé son séjour,
Et j'aurais le plaisir de le voir chaque jour....
Il est sorti, je crois, pour éviter ma tante!
En effet, sa tendresse est parfois fatigante;
Toujours devant sa fille on la voit à genoux!
Mais, j'aperçois Duval.....

SCÈNE II.

CLAIRE, DUVAL FILS.

CLAIRE.

Ah! monsieur, qu'avez-vous?

DUVAL FILS, l'air mécontent.

Je rencontre partout un travers que j'évite;
Ah! que je viens de faire une sotte visite!

Digitized by Google

CLAIRE.

A qui donc, s'il vous plaît?

DUVAL FILS.

Je vous ai dit, je crois,
Qu'on allait marier mon frère dans un mois.
Je ne connaissais pas encor la jeune fille;
Nous avons du malheur vraiment dans la famille!

CLAIRE.

Comment cela?

DUVAL FILS.

Je viens de la voir ce matin.

CLAIRE.

Eh bien! est-elle aimable?

DUVAL FILS, avec humeur.

Elle sait le latin.....
Elle lit Cicéron, comme je lis Voltaire!

CLAIRE.

Cicéron!!!

DUVAL FILS.

Quant à moi, je l'ai dit à mon frère,
J'aimerais mieux cent fois perdre à jamais mon nom,
Que d'épouser quelqu'un qui comprît Cicéron.

CLAIRE.

Par ce trait satyrique, au moins je l'imagine,
Vous attaquez encor cette pauvre cousine;
Vous avez tort. Son père est ici; je crois bien
Qu'il la corrigera.

DUVAL FILS.

Son père n'y peut rien.
Détruira-t-il l'espoir dont son orgueil se berce,
Et ce dédain profond qu'elle a pour le commerce?

Digitized by Google

CLAIRE.

Mais l'âge, la raison....

DUVAL FILS.

Je m'en étais flatté;
Mais que peut la raison contre la vanité?
N'attendez rien d'une ame avide, ambitieuse.

CLAIRE.

Vous êtes trop sévère!

DUVAL FILS.

Et vous trop généreuse.
Ses procédés pour vous sont-ils bien délicats?
Ses torts à votre égard....

CLAIRE, l'interrompant.

Je ne les connais pas.
Ma cousine, en cela vous me croirez peut-être,
N'est jamais avec moi que ce qu'elle doit être.

DUVAL FILS.

Vous la justifiez! Ah! ce trait généreux
Rend sa conduite encor plus blâmable à mes yeux.
Pourqqoi n'est-ce pas vous que je vis la première!
Que je serais heureux, aimable et bonne Claire,
Si vous aviez fait naître un sentiment si doux,
Ou si votre cousine était semblable à vous!

CLAIRE, émue.

(à part.) (haut.)
Qu'entends-je? Adieu, monsieur; mon ouvrage m'appelle,
Et je suis en retard.

DUVAL FILS.

Que vous êtes cruelle!
Claire, restez encore! abandonné de tous,
Je n'ai qu'un seul plaisir, celui d'être avec vous.

Digitized by Google

CLAIRE.

Voici mon oncle; il sait que j'ai beaucoup à faire,
Je pars. Adieu, Duval.

DUVAL, lui baisant la main.

Adieu, ma chère Claire,
Adieu.... combien elle a de vertus et d'attraits!

SCÈNE III.

DUVAL fils, M. DUPRÉ.

M. DUPRÉ, entrant.

C'est toi, Duval?

DUVAL FILS, saluant.

Monsieur.

M. DUPRÉ.

Mon cher ami, permets
Qu'ici je parle seul un instant à ma femme.
Je soupçonne qu'elle a quelque chagrin dans l'ame.
Et......

DUVAL FILS.

Volontiers, monsieur.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

M. DUPRÉ, Mme DUPRÉ.

M. DUPRÉ, à sa femme qui entre.

Mais qu'as-tu donc enfin?
D'où te vient cet air sombre et rêveur ce matin?

Mme DUPRÉ.

Je ne puis vous le dire.

Digitized by Google

M. DUPRÉ.

Et la raison?

Mme DUPRÉ.

Je n'ose ;
J'aurais mauvaise grâce à vous conter la chose,
Car vous me blâmeriez, j'en suis sûre.

M. DUPRÉ.

Pourquoi?
Ma femme, sois un peu confiante avec moi ;
Parle-moi franchement, et sois bien assurée....

Mme DUPRÉ.

C'est qu'hier j'ai passé la plus triste soirée!
De faire les honneurs on m'épargna le soin,
Et, pendant tout le bal, je restai dans un coin.
En vain j'ai plusieurs fois essayé de paraître,
Les femmes avaient l'air de ne me pas connaître;
Et quant aux jeunes gens, pas les moindres égards!
Ma fille seule était digne de leurs regards,
Et ces jolis messieurs, couverts de musc et d'ambre,
Semblaient ne voir en moi que sa femme-de-chambre.
Heureuse d'attirer les yeux de toute part,
Laure, de son côté, m'a laissée à l'écart;
Elle n'a pas daigné s'occuper de sa mère.

M. DUPRÉ, avec douceur.

D'un orgueil insensé punition amère!
C'est vous-même, ce sont vos bienfaits imprudents,
Qui la font aujourd'hui rougir de ses parents.

Mme DUPRÉ.

Qu'entends-je?

M. DUPRÉ.

Avez-vous cru, quand vous flattiez en elle

Digitized by Google

Une coquetterie, hélas! bien naturelle,
Lorsque vous allumiez sa jeune ambition,
Qu'elle résisterait à la séduction?
Ah! ce piége, ma femme, en eût perdu mille autres.
Ne lui reprochez point des torts, qui sont les vôtres;
Vous n'avez pas le droit de vous mettre en courroux,
Vous seule avez tout fait; n'en accusez que vous.

Mme DUPRÉ.

(après avoir été quelques moments interdite.)

Eh! bien.... voilà comment toujours on exagère.
Je ne dis point que Laure ait rougi de sa mère;
Au milieu du fracas, je me plains seulement
Que ma fille... ait paru m'oublier un moment.

M. DUPRÉ.

Mais à propos, dis-moi, qu'est-elle devenue?

Mme DUPRÉ.

Qui?

M. DUPRÉ.

Laure. Il est une heure, et je ne l'ai pas vue.

SCÈNE V.

LAURE, M. DUPRÉ, Mme DUPRÉ.

M. DUPRÉ, à sa fille, qui est entrée pendant qu'il parlait.

D'où viens-tu?

LAURE.

De chez moi, mon père.

M. DUPRÉ.

De chez toi!..
Logerais-tu, ma fille, autre part que chez moi?

Digitized by Google

Mme DUPRÉ.

(à sa fille.)

Vous ne comprenez pas. Explique-toi, ma chère.

LAURE.

C'est mon appartement que je quitte, mon père.

M. DUPRÉ.

Ah! je conçois, tu viens de ta chambre!... il suffit.
Mais, dis-moi, par hasard, sortirais-tu du lit?

LAURE, d'un air aisé.

Précisément! j'en sors, contre mon ordinaire.
En général, je suis matinale, au contraire;
C'est une exception. Tenez, presque toujours
Je me lève à midi. Mais, depuis quelques jours,
Je ne me sens pas bien; demandez à ma mère.

Mme DUPRÉ, vivement.

C'est vrai.

M. DUPRÉ, ironiquement.

J'avais donc tort de t'accuser, ma chère.
Tu te lèves toujours à midi? c'est charmant!
Permets que je t'en fasse ici mon compliment.

LAURE, à part.

Je crois, en vérité, que mon père me raille.

M. DUPRÉ.

Il est vrai que depuis six heures je travaille;
Mais moi, c'est différent, je suis fait pour cela.
Puis-je espérer, du moins, que Laure m'apprendra
Quelle est la maladie imprévue et soudaine?......

LAURE.

C'est qu'aujourd'hui je suis dans mon jour de migraine.

M. DUPRÉ.

La migraine!!... comment! ai-je bien entendu?

Digitized by Google

La migraine chez moi !!... Je suis tout confondu.....
Ma fille, écoutez bien, et qu'il vous en souvienne :
Chez moi, je n'entends pas que l'on ait la migraine...
Il ne tiendrait qu'à moi d'en avoir une aussi !
Mais, diantre ! on n'acquiert pas de la fortune ainsi ;
Toute mince qu'elle est, je n'aurais pas la mienne,
Si je m'étais permis, comme vous, la migraine.

LAURE, avec humeur et embarras.

Vous me traitez bien mal, mon père, en vérité.

Mme DUPRÉ, se précipitant vers sa fille et l'embrassant.

(à son mari.)

Chère enfant ! Ah ! monsieur, c'est de la dureté !

M. DUPRÉ.

Que de mes actions vous jugez bien la cause !
Mais laissons ce chapitre, et parlons d'autre chose.
Mesdames, veuillez bien m'écouter un instant,
Je vais vous faire part d'un objet important.

Mme DUPRÉ.

D'un objet important ! que dites-vous ?

M. DUPRÉ.

Sans doute ;
Il s'agit d'un mari.

LAURE.

Pour moi, mon père ?

M. DUPRÉ.

Écoute.
Le père de Duval me quitte en ce moment ;
Il faut, avec son fils, en finir promptement.

LAURE, à part.

Dieu ! qu'entends-je ?

Digitized by Google

M. DUPRÉ.

Je tiens à faire une alliance,
Dont le projet existe avant votre naissance.
Mon vieil ami, sous peu, devant quitter Paris,
Dès demain tu seras l'épouse de son fils.

LAURE, se jetant aux pieds de son père.

O mon père, je dois à vos bontés touchantes
Une éducation, certes, des plus brillantes;
Ai-je reçu de vous un semblable présent,
Pour me voir aujourd'hui la femme d'un marchand?

M. DUPRÉ.

La femme d'un marchand!... Y pensez-vous, ma fille?
Mais je suis marchand, moi! mais toute ma famille,
Celle de votre mère, enfin tous nos parents
Ne sont-ils pas de bons et d'honnêtes marchands?

Mme DUPRÉ.

S'il m'est permis de dire ici ce que je pense,
Son éducation nous donnait l'espérance
De.....

M. DUPRÉ, l'interrompant.

Vous venez de dire enfin le mot fatal!
Son éducation, voilà, voilà le mal!.....
Malheureux! ah! pourquoi mon imprudence extrême
L'a-t-elle confiée à d'autres qu'à moi-même!

(à sa fille.)

A quoi vous serviront tous ces talents? à rien.
Ma fille, il en faut peu, quand on a peu de bien.
Trop fière pour un rang, trop peu riche pour l'autre,
Sans pouvoir en sortir, vous méprisez le vôtre;
Et ce que vous vaudront des talents orgueilleux,

Digitized by Google

C'est d'être également déplacée en tous lieux.

(*se tournant vers sa femme.*)

Madame, la voilà comme vous l'avez faite;
Votre vanité folle est-elle satisfaite?
L'union, les rapports qui régnaient entre nous,
La douce intimité, vous les détruisez tous;
Et, nous rendant enfin étrangèrs l'un à l'autre,
Vous anéantissez son bonheur et le nôtre.

Mme DUPRÉ.

Devant ma fille! ô ciel! ces accusations....

M. DUPRÉ.

Je rends pleine justice à vos intentions.
Oui, madame, je sais combien vous êtes bonne.
Je dirai plus, ici je ne trouve personne
Qui ne soit, comme vous, délicat, généreux.
Eh! bien, un seul travers nous rend tous malheureux.

Mme DUPRÉ.

Mais ce travers enfin, cette erreur, quelle est-elle?

M. DUPRÉ.

Laure aimait autrefois la maison paternelle;
En de plus heureux temps, ce modeste séjour
Suffisait à ses vœux. Mais depuis son retour,
L'ambition, l'orgueil tourmentent sa pensée,
Et ma fille, chez moi, se trouve déplacée.
Que dis-je? elle rougit de sa condition!
Quel en est le motif? son éducation.
Mais j'ai, dans ce moment, madame, contre Laure
Un grief plus puissant, plus sérieux encore.
Je la vois repousser l'espoir que j'ai nourri
De lui donner le fils de Duval pour mari?
Cet hymen aurait fait son bonheur et le nôtre;
Duval le desirait; nous comptions l'un et l'autre,

Digitized by Google

Par ce plan, dans lequel vous étiez de moitié,
Resserrer les liens d'une vieille amitié.
Mais non! son fils n'a plus l'affection de Laure.
Que dis-je? je suis sûr qu'il la possède encore.
Oui, dans le fond du cœur elle chérit Duval;
Mais peut-elle en vouloir? il n'est que son égal.
Eh bien! ce sacrifice affreux qu'elle s'impose,
Son éducation en est encor la cause.

Mme DUPRÉ.

Son éducation! quittez donc ce refrain!

M. DUPRÉ.

Tenez! son avenir à mes yeux est certain.
L'amant aimé, l'amant de son choix, de son âge,
Elle l'a dédaigné! mais ceux de qui l'hommage
Peut flatter son orgueil, et non pas son amour,
Elle sera par eux dédaignée à son tour.

Mme DUPRÉ.

Oui, vous parlez très-bien, pourtant votre éloquence
Portait à faux. Quelqu'un d'une fortune immense
Rend justement des soins à ma fille aujourd'hui.

M. DUPRÉ, *à part.*

Nous y voilà!

Mme DUPRÉ.

J'allais vous dire un mot de lui.

M. DUPRÉ.

Il est, me dites-vous?....

Mme DUPRÉ.

D'une grande famille.

M. DUPRÉ.

Je suis son serviteur, il n'aura point ma fille.

Digitized by Google

Je ne veux pas un jour l'exposer à songer
Qu'en devenant mon gendre, il a pu déroger.

Mme DUPRÉ.

Mais la fierté jamais n'est entrée en son ame;
C'est l'homme le plus doux....

M. DUPRÉ.

Écoutez moi, ma femme;
Car, je vais vous parler ici sans passion.
En mariage, moi, j'ai pour opinion
Qu'il ne faudrait jamais ni monter ni descendre;
Bourgeois, je veux avoir un bourgeois pour mon gendre.

Mme DUPRÉ.

S'il a des qualités, monsieur, et des vertus,
Son rang ne peut pas être un motif de refus.

M. DUPRÉ.

Mais cet homme, pour qui vous montrez tant de zèle,
A-t-il fait de sa main la demande formelle?

Mme DUPRÉ.

Non pas précisément encor.

M. DUPRÉ.

Que dites-vous?

Mme DUPRÉ.

Depuis six mois, il vient assidûment chez nous;
Tous les matins, ils font de la musique ensemble;
Il compose des vers pour ma fille! il me semble
Que cela doit s'entendre. Et d'ailleurs, hier matin,
D'une riche héritière il refusa la main.

M. DUPRÉ.

Comment! il ne s'est point expliqué davantage?

Mme DUPRÉ.

Que voulez-vous de plus?

Digitized by Google

M. DUPRÉ.

Mais c'est qu'il est d'usage
Que l'on parle, madame, un peu plus clairement.

Mme DUPRÉ.

S'il n'a rien dit encore affirmativement,
Je sais de bonne part qu'il en est à la veille....
(lui parlant à l'oreille.)
Il s'occupe déjà d'acheter la corbeille.

M. DUPRÉ.

D'acheter la corbeille! ah! j'admire vraiment
Et votre bonhomie et votre aveuglement.
Ma femme, je n'ai point vos prétentions folles,
Et ne me paîrai point de ces raisons frivoles.
S'il ne s'explique pas aujourd'hui, dès ce soir,
Demain vous voudrez bien ne plus le recevoir.

SCÈNE VI.

FLORINE, LAURE, ROSAMBERT, M. DUPRÉ, Mme DUPRÉ.

FLORINE, entrant brusquement.

Monsieur de Rosambert!

ROSAMBERT, entrant.

(à Laure, sans avoir l'air de voir les autres personnages.)

Eh! quoi, charmante Laure,
En ces lieux se peut-il que vous soyez encore?
Depuis une heure au moins mon landau vous attend.

LAURE, lui montrant M. Dupré.

Monsieur, voici mon père; il arrive à l'instant.

Digitized by Google

ROSAMBERT, à part, après avoir salué.

Voilà, sur ma parole, un visage de père
Qui ne rit pas souvent.

M. DUPRÉ.

Vous m'apprendrez, j'espère,
Où vous comptez aller, mesdames?

Mme DUPRÉ.

Au concert.

M. DUPRÉ.

Encore!

Mme DUPRÉ.

Chez la sœur de monsieur Rosambert.

M. DUPRÉ, la regardant avec étonnement.

La sœur..!

Mme DUPRÉ.

C'est de ma Laure une ancienne compagne,
Qui, pendant les beaux jours, habite la campagne.
Elle y donne une fête, et nous fait inviter;
Il est bien naturel d'aller la visiter.

M. DUPRÉ.

Vous n'irez pas.

LAURE, à part.

O ciel!

Mme DUPRÉ.

Monsieur, ma pauvre Laure
A si peu *d'agréments!* Voudriez-vous encore
Nous empêcher...?

ROSAMBERT.

Monsieur sans doute ne sait pas
(se tournant vers madame Dupré.)
Qu'au château vous devez accompagner ses pas?

Digitized by Google

M. DUPRÉ, *sèchement.*

Pardonnez-moi.

ROSAMBERT.

Monsieur, permettez. Votre fille
Peut, sans rougir, je crois, venir dans ma famille.
Un tel refus devient injurieux pour moi,
Et je n'attendais pas l'affront que je reçoi.
J'occupe dans le monde un rang...!

M. DUPRÉ.

Cela peut être;
Mais je n'ai pas encor l'honneur de vous connaître.
Dans mon absence, ici, vous venez fréquemment!
Je me sens très-flatté de cet empressement;
Mais voilà fort long-temps qu'il dure. Je suis père;
Une explication me paraît nécessaire,
Et je ne pense pas, monsieur, être indiscret,
En réclamant l'honneur d'un entretien secret.

ROSAMBERT.

Monsieur, certainement j'aurai beaucoup de joie,
Et j'ai hâte...

(à part.)

Quel dieu malfaisant nous l'envoie!

Mme DUPRÉ.

Cependant, mon ami, la voiture est en bas.
Et.....

M. DUPRÉ.

Je l'ai déjà dit, vous ne sortirez pas.

Mme DUPRÉ.

Songez que j'ai promis, que l'on va nous attendre.

M. DUPRÉ.

Vous ne sortirez pas.

Digitized by Google

Mme DUPRÉ.

Mais daignez donc m'entendre ;
Car enfin c'est avoir trop d'exigeance aussi.

M. DUPRÉ.

Ma femme, je suis maître, et je le veux ainsi.

SCÈNE VII.

FLORINE, LAURE, M. DUPRÉ, Mme DUPRÉ, BABET, ROSAMBERT.

BABET, à M. Dupré.

Dans votre cabinet, un monsieur vous demande.

M. DUPRÉ.

Quel contre-temps !

ROSAMBERT, à part.

Tant mieux !

M. DUPRÉ.

Priez que l'on attende.

BABET.

Il s'agit, m'a-t-il dit, d'un objet important.

M. DUPRÉ.

Veuillez rester, monsieur. Je reviens... à l'instant.

(M. Dupré sort.)

ROSAMBERT.

Mais ne vous gênez pas.

(à part.)

Dieu ! quel homme sévère.
On a meilleur marché d'un mari que d'un père.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

Mme DUPRÉ, LAURE, FLORINE, ROSAMBERT, BABET.

LAURE.

Ah! c'est affreux, vraiment, de ne pouvoir sortir.

ROSAMBERT, à part.

Je ne sais, mais je crois qu'il est temps de partir.

Mme DUPRÉ.

Je le veux! as-tu vu quel ton il vient de prendre?

LAURE.

C'est que mon père est vif, et vous devez comprendre..

Mme DUPRÉ, en colère.

Ces airs impérieux ne me conviennent pas!
Je le veux!... c'est indigne! et je vais de ce pas...

LAURE, vivement.

Qu'allez-vous faire, ô ciel!

(à part.)

Son courroux m'inquiète.

Mme DUPRÉ.

Rentrer chez moi, ma fille, et changer de toilette.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

FLORINE, ROSAMBERT, LAURE, BABET.

ROSAMBERT.

Qu'a donc monsieur Dupré? je m'y perds, sur ma foi!
Laure, concevez-vous sa conduite envers moi?
J'avais lieu d'espérer quelques égards, je pense.

Digitized by Google

LAURE, à part.

Il faut que je l'amène à rompre le silence.

(haut et avec effusion.)

Écoutez ! il est temps que vous vous prononciez.
Si vous tardez d'un jour, vous me sacrifiez.

ROSAMBERT.

Que dites-vous ?... daignez éclaircir ce mystère.

LAURE.

Un jeune homme, le fils d'un ami de mon père,
Vient de lui demander ma main.

ROSAMBERT.

Il se pourrait?

LAURE.

Monsieur Dupré l'appuie, et ma mère se tait;
Ma situation est pénible! cruelle!

ROSAMBERT.

Et... qu'allez-vous répondre enfin, mademoiselle?

LAURE, à part.

Il prend un air piqué! je crois qu'il est jaloux;
Tant mieux!

(haut et d'un air triomphant.)

Mais vous, monsieur, que me conseillez-vous?

ROSAMBERT.

Je ne demande pas si cet homme vous aime;
Est-ce un homme d'honneur?

LAURE.

C'est la probité même.

ROSAMBERT.

A-t-il de la fortune?

LAURE, avec étonnement.

Oui, beaucoup plus que moi.

Digitized by Google

ROSAMBERT.

Et lui connaissez-vous un état, un emploi?

LAURE, avec plus de surprise encore.

Ce n'est qu'un commerçant... c'est Duval.

ROSAMBERT.

A merveille!

(gravement.)

Tout bien considéré, Laure, je vous conseille
De l'accueillir.

LAURE, vivement.

Qui! moi! monsieur! que dites-vous?

ROSAMBERT.

Qu'il faut, à mon avis, le prendre pour époux.

LAURE, atterée.

Je ne vous comprends pas, quelle idée est la vôtre!

ROSAMBERT.

Je suis fort clair pourtant.

FLORINE, à part.

En voici bien d'une autre!

LAURE.

C'est vous qui me tenez un semblable discours?

ROSAMBERT.

Sans doute, voulez-vous rester fille toujours?
Mais qu'a donc ce discours qui vous doive surprendre?
Mariez-vous; c'est là le parti qu'il faut prendre;
C'est ainsi qu'on obtient dans la société

(finement.)

Une existence, un rang.... et de la liberté.

(Laure fait un mouvement.)

Qu'avez-vous? d'où provient cette surprise extrême?
Ce conseil est celui de quelqu'un qui vous aime.

Digitized by Google

BABET

Qui l'aime! juste ciel!

ROSAMBERT, d'un air affectueux.

Eh! mais, encore un coup,
Je le répète ici, je vous aime beaucoup.
Oui, ma chère Laure, oui, l'avis que je vous donne,
En est, j'ose le dire, une preuve assez bonne.
C'est un digne marchand! un honnête bourgeois.
Et pour vous, de tout point, c'est un excellent choix.

LAURE, sans le regarder.

Alors, monsieur, qu'au moins votre bouche s'explique;
Que veniez-vous donc faire ici?

ROSAMBERT.

De la musique.

LAURE.

Est-il possible? ô ciel! je recule d'effroi!
Quel abîme, grand Dieu, j'aperçois devant moi!....

(à Rosambert.)

Sortez.

ROSAMBERT.

Qui, moi?

LAURE

Sortez, vous dis-je.

ROSAMBERT.

Mais encore....

LAURE.

J'en ai trop entendu, laissez-moi.

ROSAMBERT.

Belle Laure,
Eh! quoi, vous m'accusez! oh! cela n'est pas bien.

Digitized by Google

Votre erreur est de vous, et je n'y suis pour rien....
Vous êtes envers moi d'une injustice extrême.

LAURE.

Sortez, dis-je; ou je vais me retirer moi-même.

ROSAMBERT.

Madame, j'obéis, et je vais, loin de vous,
Attendre que le temps calme ce grand courroux.
(à Florine, qu'il rencontre dans le fond du théâtre.)
Elle s'affecte trop, et pour des bagatelles.
Calmez-la, puis venez m'en dire des nouvelles;
Je serai, belle enfant, enchanté de vous voir.

FLORINE.

Oui, monsieur.

ROSAMBERT.

Adieu donc, ma charmante, à ce soir.

(Il sort.)

SCÈNE X.

LAURE, FLORINE, BABET.

LAURE, se levant tout à coup avec transport.

Veillé-je? quels aveux, ô ciel, il vient de faire!
Quelle horrible franchise!.... ô mon père, mon père!
Devais-je mépriser vos avis paternels?......
Duval n'aurait pas eu ces procédés cruels;
Il m'aimait, et son cœur était sans artifice.
(à Babet, vivement.)
Va le trouver, dis-lui que je me rends justice,
Que je connais mes torts, que je renonce à lui,

Digitized by Google

Que je ne prétends plus être aimée aujourd'hui;
Cachons à tous les yeux mes chagrins.

BABET.

Pauvre Laure!

LAURE.

Si je souffre, qu'au moins tout le monde l'ignore.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

FLORINE, BABET.

BABET, à part.

Ah! courons consoler cette chère enfant-là;
Elle en a grand besoin! et quand elle saura
Que Duval, pour une autre, aujourd'hui l'abandonne...
Il m'en charge pourtant; quel message il me donne!

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

FLORINE, seule.

Entre nous, a-t-il tort de la quitter? oh! non.
Pouvait-elle fixer un homme de ce nom?
Voilà comme jamais on ne se rend justice;
L'ambition nous perd. Ah! c'est un bien grand vice!
Il faut, pour le séduire et pour le captiver,
Un tout autre mérite... allons le retrouver.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAIRE, DUVAL FILS.

CLAIRE.

Mais vous me surprenez ; quelle étrange nouvelle?
Son père aurait si peu d'autorité sur elle!
Quoi! mon oncle aurait fait des efforts superflus,
Et lui-même viendrait d'essuyer un refus!

DUVAL FILS.

Mon père me l'a dit, et j'y comptais d'avance;
La chose est positive.

CLAIRE, avec intérêt.

Ainsi, plus d'espérance!

(Elle lui prend la main.)

Pauvre Duval! Tenez, je suis de bonne foi,
Personne ne vous plaint plus franchement que moi.

DUVAL FILS.

Ah! détrompez-vous bien, je ne suis pas à plaindre.

CLAIRE.

Avec moi, pourquoi donc essayez-vous de feindre?

DUVAL FILS.

Claire, écoutez, je vais vous étonner, je croi,
J'ai beaucoup observé ce qui se passe en moi,
Et je vois maintenant que je n'aime pas Laure.

CLAIRE.

Allons, vous plaisantez.

Digitized by Google

DUVAL FILS.

Je dirai plus encore,
Dussiez-vous m'accuser de démentir les faits,
C'est que réellement je ne l'aimai jamais.

(Elle fait un mouvement.)

Ce discours, je le sens, a droit de vous surprendre;
Mais ne me jugez pas, Claire, avant de m'entendre.
Amis dès le berceau, près de nos bons parents,
Elle et moi, nous avons passé nos premiers ans.
De nous unir un jour ils avaient l'espérance;
Et nous, jeunes, naïfs et pleins de confiance,
Nous aimions, destinés à devenir époux,
A répéter des noms qui nous semblaient si doux.
Sous les yeux d'une mère, ainsi notre tendresse
Croissait avec le temps, nous occupait sans cesse;
Ce sentiment bientôt de nos cœurs s'empara!
Ce fut en ce moment que l'on nous sépara.
Je ne vous peindrai point mes chagrins; son absence
Me fit, pendant long-temps, sentir un vide immense.
Bien qu'elle m'eût quitté, je la voyais toujours!
L'imagination venant à mon secours,
Et de mille vertus décorant son image,
Absente, je l'aimais chaque jour davantage.
Il vint enfin, le temps marqué pour son retour,
Temps heureux! qui devait la rendre à mon amour.
Vous avez pu juger de mon impatience;
Vous savez si mon ame en tressaillit d'avance!
Elle vint: je la vis avec tranquillité,
Mon cœur, à son aspect, fut à peine agité.
Je ne lui trouvai point cette douceur charmante,
Dont je l'embellissais, quand elle était absente.

Digitized by Google

Loin de là, chaque fois que je l'observais mieux,
Elle perdait toujours quelque charme à mes yeux.
Du moment où je fus avec elle sans cesse,
Je sentis par degrés s'affaiblir ma tendresse,
Je sentis en un mot que je l'estimais moins.
Elle avait cependant mon hommage et mes soins,
Et mon cœur s'obstinait à ne pas la connaître.
Mais à force de voir tous les jours disparaître
Un de ses agréments, une de ses vertus,
Je m'aperçus enfin que je ne l'aimais plus.

CLAIRE, à part, avec sentiment.

Ah! je sens que mon ame à l'espoir s'est ouverte.

DUVAL FILS.

Ce n'est pas tout; j'ai fait une autre découverte :
Peut-être vous aurez peine à me concevoir,
J'aimais un autre objet sans m'en apercevoir.

CLAIRE.

O ciel! que dites-vous?

DUVAL FILS.

Une femme charmante,
Dans l'absence de Laure, était ma confidente.
De souvenirs amers quand j'étais accablé,
Je lui disais ma peine, et j'étais consolé.
Tant qu'une passion, que je croyais réelle,
Occupa mon esprit, je fus distrait près d'elle;
Sans les apprécier, je voyais tant d'appas,
Je sentais ses vertus, je ne les jugeais pas.
Mais lorsque, revenu de mon erreur extrême,
J'eus le temps de porter mes regards sur moi-même;
Lorsque je me sus libre enfin, et que mes yeux
Dessillés à jamais, purent l'observer mieux;
Combien, en cet instant, mon ame fut émue!

Digitized by Google

Et que je m'étonnai de l'avoir méconnue !
En la voyant de près, en la voyant toujours,
Dans ses yeux, dans son air, dans ses moindres discours,
J'apercevais sans cesse une grâce nouvelle ;
Et par degrés enfin, je découvrais en elle
Ces charmes qui, naguère, à mes yeux éblouis,
Dans Laure, par degrés, s'étaient évanouis.
Du moment où mon cœur la connut toute entière,
Elle reproduisit cet être imaginaire
Que j'avais poursuivi, dont j'étais enchanté;
Ma chimère devint une réalité !
Ce qui m'avait séduit, c'était une personne
Brillante de vertus, douce, modeste et bonne ;
Je ne m'étais trompé que de nom, je croyais
Aimer votre cousine, et c'est vous que j'aimais.

CLAIRE, avec transport.

Est-ce une illusion mensongère, trompeuse !...
Duval !... il m'aimerait !... je serais trop heureuse !...

DUVAL FILS, s'approchant.

Ai-je bien entendu ?... De grâce, expliquez-vous ?
Daignez me confirmer, Claire, un aveu si doux.

CLAIRE, s'éloignant.

Ah ! qu'ai-je fait, grand Dieu ! quelle horrible imprudence !

DUVAL FILS, la ramenant.

Quoi ! vous regrettez ?...

CLAIRE, avec effusion.

Non; j'ai dit ce que je pense.
Oui, Duval, vous savez le secret de mon cœur;
De Laure, chaque jour, j'enviais le bonheur.

DUVAL FILS.

Claire, combien votre ame est généreuse et belle !
Quoi ! je vous étais cher, et vous parliez pour elle !

Digitized by Google

CLAIRE.

Il faut aimer les gens pour eux, et non pour soi.
En vous voyant épris d'un autre objet que moi,
J'ai dit : Si je ne puis le rendre heureux moi-même,
Ah ! tâchons qu'il le soit du moins par ce qu'il aime.
Mais, monsieur, Laure à qui vous deviez vous unir...

DUVAL FILS, l'interrompant.

Elle sait tout; Babet vient de la prévenir.
Ainsi, vous le voyez, au point où nous en sommes,
Si vous m'aimez, je suis le plus heureux des hommes.

CLAIRE.

Quoi ! vous épouseriez une fille sans bien !
Duval, y pensez-vous ? songez que je n'ai rien.

DUVAL FILS.

Claire, vous n'avez pas la richesse de Laure,
Mais on trouve, dans vous, ce qui vaut mieux encore.
La fortune est souvent un appât dangereux,
Les vertus sont la dot la plus belle à mes yeux.

SCÈNE II.

CLAIRE, M. DUPRÉ, Mme DUPRÉ, DUVAL FILS.

M. DUPRÉ, à sa femme.

Rosambert est parti; j'en étais sûr d'avance.
D'un père vigilant il a craint la présence.
Mais, dites-moi, que fait ma fille en ce moment ?

Mme DUPRÉ.

Ma pauvre Laure ! elle est dans un accablement !..
Elle s'est enfermée.

M. DUPRÉ.

Ordonnez qu'on l'appelle.

Digitized by Google

SCÈNE III.

CLAIRE, M. DUPRÉ, Mme DUPRÉ, BABET, DUVAL FILS.

BABET, à madame Dupré, en entrant.

Eh! bien, madame, eh! bien, savez-vous la nouvelle?

Mme DUPRÉ.

Non.

M. DUPRÉ, interrompant Babet.

Ma fille, Babet, ne viendra-t-elle pas?

BABET.

Pardonnez-moi, monsieur; car elle suit mes pas.
(à madame Dupré.)
Ah! je puis donc enfin dire ce que je pense!
Cette Florine, en qui vous aviez confiance,
Cet excellent sujet, qui nous supplantait tous,
Et qui faisait la pluie et le beau temps chez nous....

Mme DUPRÉ.

Eh! bien, qu'a-t-elle fait?

BABET.

Ce qu'elle a fait, madame?
Ce qu'elle a fait... allez, c'est une chose infâme!
J'avais toujours prédit qu'elle finirait mal!
J'en causais ce matin avec monsieur Duval.

M. DUPRÉ.

Mais en finiras-tu?

Mme DUPRÉ.

Quelle étrange aventure?...

Digitized by Google

BABET.

Elle vient à l'instant de fuir dans la voiture
De monsieur Rosambert.

Mme DUPRÉ.

Ah! grand dieu, que dis-tu?
La compagne de Laure!

CLAIRE, à part.

O ciel! qui l'aurait cru?

Mme DUPRÉ.

Florine qui sortait d'une honnête famille!

M. DUPRÉ.

Voilà donc les dangers que courait votre fille!

SCÈNE IV.

CLAIRE, LAURE, M. DUPRÉ, Mme DUPRÉ, DUVAL fils, BABET.

M. DUPRÉ, à sa fille.

Venez, Laure! je vais vous parler.., sans courroux.
A quel état, ô ciel! vous nous réduisez tous!
Abusant de l'amour d'une trop faible mère,
Vous l'avez opposée aux volontés d'un père.
Nous différons d'avis pour la première fois!
Après trente ans, c'est vous, Laure, à qui je le dois!
En dédaignant les vœux d'un homme qui vous aime,
Vous avez repoussé l'honneur, la vertu même;
Et pour qui?... je ne puis y penser sans frémir!
Vous avez exposé notre front à rougir!
Cette conduite-là peut-elle être excusable?
J'en appelle à vous-même!

Digitized by Google

LAURE.

Ah! je suis bien coupable.
Mon père, accablez-moi du poids de vos mépris;
Je ne m'en plaindrai pas. Oui, c'est le digne prix
Du ridicule orgueil qui m'avait entraînée.
Malheureuse! oubliant dans quel rang je suis née,
Et rougissant de ceux dont j'ai reçu le jour,
A l'amour-propre enfin sacrifiant l'amour,
J'ai rêvé des grandeurs la brillante chimère!
Mais vous êtes vengé, pardonnez-moi, mon père.
Un seul jour, un instant vient de me rendre à moi;
Le prestige est détruit, mes yeux s'ouvrent: je voi
Qu'à l'égard de vous tous ma conduite est affreuse.
(jetant les yeux sur Duval.)
Je vois que je dois être à jamais malheureuse.

M. DUPRÉ, vivement.

Non, tout n'est pas perdu, ma fille; écoute-moi.
Ton repentir me plaît, je suis content de toi:
Pour t'égarer long-temps, je ne te crois pas faite;
Du fils de mon ami je serai l'interprète.
(il regarde ce dernier qui est embarrassé.)
Malgré tes torts, c'est lui qui sera ton époux;
J'en suis sûr, il consent à les oublier tous.

(Laure, Duval, et Claire ont un air contraint; M. Dupré les considère avec surprise quelques instants.)

Mme DUPRÉ, à sa fille.

Oui, mon enfant, c'est lui qui te convient.

LAURE.

Mon père,
Cessez de vous flatter d'une vaine chimère.
Ah! j'ai trop méconnu son cœur tendre et loyal;

Digitized by Google

Il n'est plus temps, je suis indigne de Duval.
Sourde à la voix de Claire, à la sienne, à la vôtre,
Je l'aimais, et pourtant j'en accueillais un autre!
Son cœur, las à la fin de se voir rebuté,
A fait un autre choix, je l'ai bien mérité.

Mme DUPRÉ.

Que dit-elle?

CLAIRE, à part.

Grand Dieu!

SCÈNE V.

CLAIRE, LAURE, M. DUPRÉ, DUVAL PÈRE, Mme DUPRÉ, DUVAL FILS, BABET, dans le fond.

(Duval père entre sans être vu, et se tient dans le fond du théâtre.)

LAURE.

Je n'accuse personne,
Tous les torts sont à moi, ma cousine est si bonne!
Elle a voulu cent fois me rapprocher de lui;
En mille occasions, et surtout aujourd'hui,
Elle a prouvé pour moi son amitié, son zèle.
Laure ne sera pas moins généreuse qu'elle!
(prenant la main de Claire.)
Unissez-les, mon père, et comblez tous leurs vœux;
Vous ferez mon bonheur, en les rendant heureux.

Mme DUPRÉ, s'élançant vers Laure.

Ma fille!... chère enfant!... quelle délicatesse!

CLAIRE, à sa cousine.

Laure...

Digitized by Google

DUVAL FILS, à Laure.

Mademoiselle...

Mme DUPRÉ, à Claire avec transport.

Embrassez-la, ma nièce.

DUVAL PÈRE, se montrant.

Bravo! je suis content de ce que je vois là.
Elle a du bon, ta fille, et se corrigera.

M. DUPRÉ.

Je suis de ton avis; oui, ma Laure est charmante.
(à sa fille.)
Bien, fort bien, mon enfant, ta conduite m'enchante.
J'aime à revoir en toi ces doux épanchements,
Et reconnais ma fille à de tels sentiments.
Te voilà corrigée! oui, je te crois capable
De faire le bonheur d'un époux estimable;
Et tu le trouveras.
(se tournant vers Duval et Claire.)
Pour ces jeunes gens-ci...

DUVAL PÈRE.

Il faut les marier.

M. DUPRÉ.

J'y consens, mon ami.
Mais crois-tu leurs amours sincères, véritables?

DUVAL PÈRE.

Tiens, regarde plutôt la rougeur des coupables.

M. DUPRÉ.

Malgré tous les projets que j'aimais à former,
Je dois en convenir, je ne puis te blâmer;
Je sens que ta conduite est celle d'un bon père,
Et vois avec plaisir l'hymen qui va se faire.

Digitized by Google

Mais, puisque j'ai chez moi ramené la raison,
(se tournant vers sa femme.)
Dès demain, je prétends que tout, dans la maison,
Soit sur le même pied qu'auparavant.

BABET, se précipitant vers madame Dupré.

Madame,
Un moment. S'il en est ainsi, moi, je réclame
Une grande faveur.

Mme DUPRÉ.

Qu'est-ce donc, s'il te plaît?
Parle, je ne puis rien te refuser, Babet.

BABET.

J'y tiens par dessus tout, madame.

Mme DUPRÉ.

Mais encore,
Quelle est cette faveur?

BABET.

C'est de tutoyer Laure.

LAURE, vivement.

Je t'en prie.

M. DUPRÉ, prenant la main de Claire et se retournant vers Duval fils.

Écoutez, vous allez être unis.
Comme oncle, comme père, ici je vous bénis.
Soyez heureux, formez des liens de famille;
Et si le ciel un jour vous envoie une fille,
Croyez-moi, donnez-lui, sans faste et sans éclat,
Une éducation conforme à son état.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

Digitized by Google

EXAMEN

DE L'ÉDUCATION.

Prétentions exagérées, déplacées, contraires aux habitudes de la famille, aux convenances prescrites par l'âge, le sexe, la profession, excellent sujet de comédie! Ce fut Molière qui, chez nous, exploita, après l'avoir découverte, cette mine inépuisable de ridicules; c'est de l'époque des *Précieuses* que date celle de la bonne école de Thalie! Cateau et Magdelon, Armande et Philaminte, M. Jourdain, voilà le type primitif de tous ces êtres grotesques qui veulent forcer leur vocation sociale, et qui s'abaissent au dessous de rien en voulant s'élever au dessus de ce qu'il leur est permis d'être.

Il n'est pas un moraliste qui n'ait frappé ce travers; on en retrouve la peinture dans tous les écrivains qui se sont occupés des devoirs de l'homme en société. Platon, Cicéron, Plutarque, chez les Anciens; parmi les modernes, Lamothe-Le-Vayer, La Bruyère, La Rochefoucauld, Addisson et Steele, dans leur admirable *Spectateur;* Voltaire, dans ses mélanges satiriques, se sont plu à réunir tous les traits de leur éloquence ou de leur malignité contre cette maladie de l'esprit humain. Horace exige, avant toute autre règle de conduite, que l'on apprenne *à rester tranquille dans sa peau;* La Fontaine fait à sa manière l'application du même précepte, dans sa charmante fable de *la Grenouille et du Bœuf.* Mais Molière est le premier qui nous ait donné cette leçon dans la forme dramatique.

Les comédies d'Aristophane, de Plaute et de Térence n'offrent rien de semblable; ce sont des satires en action, ou des intrigues

Digitized by Google

amoureuses accompagnées de bonnes peintures de caractères et de quelques aphorismes de morale. Ces poètes estimables sous le rapport du style, et pleins d'une gaîté licencieuse, ont à peine effleuré la surface du cœur de l'homme ; Molière y a enfoncé le scalpel, il l'a observé avec le microscope philosophique ; il a ouvert le champ des découvertes : tout ce qu'ont à faire de plus heureux ses successeurs, c'est de les suivre avec autant de déférence pour le maître, que d'opiniâtreté dans le travail ; pour faire bien en faisant autre chose que Molière, il faut encore le prendre pour modèle : au milieu de ce déluge de productions monstrueuses qui inondent nos théâtres, l'imitation du grand homme est le seul moyen d'originalité qui reste à nos poètes comiques.

Rendons justice à M. Casimir Bonjour ; il paraît convaincu de cette vérité, et sa comédie, dans tout ce qu'elle a de bien, et j'oserais dire, dans tout ce qui lui appartient en propre, est taillée sur le patron des *Femmes savantes*. On sent, à chaque scène de son ouvrage, qu'en dessinant *ses Deux Cousines*, il avait Armande et Henriette sous les yeux ; en traçant M. Dupré, il songeait à Chrysale, et il y a bien quelque chose de Philaminte, dans l'admiration exclusive de Mme Dupré pour son orgueilleuse et savante fille. Je ne sais ; mais il me semble encore que, sans Martine, la nourrice de Babet ne se fût pas avisée d'élever si haut la voix dans la maison, et d'y contrôler avec autant de fermeté la conduite de la fille et de la mère. Eh bien ! je me hâte de le dire, Dupré et sa femme, et Claire et Laure, et la vieille Babet, feront le plus grand honneur au talent de M. Casimir Bonjour. Tous les personnages paraîtront de son invention, parce que, quoique rappelant, à quelques égards, d'autres personnages plus anciens, dans le trajet de deux siècles ils ont tellement changé de costume et de langage, ils se sont tellement façonnés aux mœurs du jour, qu'ils n'ont au fond conservé de leurs antiques modèles que ce qu'il eût été impossible de leur faire perdre sans les dénaturer, l'accent de la passion d'un côté, de l'autre celui du bon sens et de la raison. Du reste, parlant et agissant toujours dans l'ordre actuel de nos idées, de nos préjugés et de nos mœurs, ils ne rappellent pas plus les sublimes portraits du dix-septième siècle, que ne feraient, dans une exposition moderne, les tableaux d'un peintre

Digitized by Google

qui les aurait exécutés sur des études d'après Van Dyck, Le Poussin et Le Sueur.

Ce qu'il y a de répréhensible dans l'ouvrage de M. Casimir Bonjour, c'est, entre autres choses, le personnage de Florine. Le caractère de cette Florine est faux d'un bout à l'autre. C'est un être fantastique et idéal, que l'auteur a jeté au milieu d'un monde réel et d'un ordre de choses positif, avoué, reconnaissable.

Rosambert est un personnage défectueux, mais d'une autre manière : il est vague, indécis ; et, jusqu'au moment où il déclare qu'il ne s'est introduit dans la maison de Dupré que pour donner à Laure des leçons.... de musique, personne ne devine ce que Laure avait à en redouter : c'est un très-grand malheur que ces figures insignifiantes qui apparaissent dans une scène sans y produire d'effet déterminé ; leur présence est toujours le signal de la lenteur et de l'ennui. Puisque Rosambert est un séducteur, je voudrais que, dès le commencement, il fût annoncé comme tel ; dès qu'il se trouverait à côté de Laure, dès qu'il pénétrerait seul dans sa chambre, il y aurait intérêt, parce qu'il y aurait inquiétude. Mais, l'auteur n'ayant rien fait pour indiquer ses projets, le seul sentiment qu'il inspire au spectateur est celui de l'embarras. Qu'est-il? que veut-il? est-il aimé de Laure? est-il amant? C'est ce que l'on ignore ; ignorance d'autant plus pénible que, depuis six mois que durent ses leçons de musique, Laure a eu le temps de la dissiper.

Un meilleur rôle, quoiqu'il soit épisodique, est celui de la comtesse Dorval, sœur de Rosambert. Elle ne vient que dans une scène, mais la scène est bonne, et la leçon qui en résulte est excellente. La comtesse, camarade de Laure, dans le brillant pensionnat où elles ont été élevées l'une et l'autre n'a jamais connu la profession des parens de sa bonne amie. Aux maîtres qu'on lui a donnés, à l'éclat de sa toilette, à la hauteur habituelle de ses discours et de ses manières, elle était loin de soupçonner que Laure était la fille d'un simple marchand. Sortie de son pensionnat pour épouser un homme de qualité, le premier moment de sa liberté est consacré à Laure ; elle arrive dans une superbe calèche ; les ballots qui remplissent la cour l'obligent de mettre pied à terre à la porte ; premier désappointement ; elle monte ; la modestie du mobilier lui fait mal au cœur. Après l'entrevue, elle ne peut plus

Digitized by Google

se contenir ; elle abrége sa visite ; elle reviendra voir Laure quand elle aura besoin de quelques marchandises, et promet de lui donner sa pratique par préférence. Ici, nous nous retrouvons sur le sol de la comédie : ce dernier trait, qui est un coup de poignard pour l'orgueil de Laure, me paraît en même temps un coup de maître.

On devine que le but de l'auteur étant de présenter les dangers d'une éducation disproportionnée, c'est à en peindre les effets désastreux sur le cœur de Laure qu'il a dû plus spécialement s'attacher. Toutes les fois que M. Casimir Bonjour s'est tenu dans les bornes d'une sage modération, il y a réussi ; mais il a cru quelquefois renforcer les traits en les exagérant, et en cela il s'est trompé. Qu'ainsi, fière de ses talens et de ses grâces, encouragée par les adulations d'une mère aveugle, Laure nourrisse l'espérance d'un mariage au dessus de l'état de ses parens ; qu'elle ait fait réformer l'antique simplicité des meubles héréditaires ; qu'elle ait eu même la vanité de remplacer de vieux et fidèles serviteurs par de beaux laquais galonnés sur toutes les coutures, aucune de ces folies ne passe la vraisemblance, et je n'y retrouve rien à redire.

Mais qu'elle maltraite la pauvre Babet, sa nourrice, et obtienne de sa mère une défense formelle d'en être tutoyée ; qu'elle exprime, dans les termes les plus injurieux, ses superbes mépris pour l'état de marchand ; qu'elle s'en explique avec une dureté révoltante, même en présence de son père ; qu'enfin elle porte l'oubli des convenances et des premiers devoirs de son sexe, jusqu'à provoquer Rosambert, et à lui jeter en quelque sorte à la tête un cœur qu'il repousse avec le ton de l'insulte et du persifflage, rien de tout cela n'est de Molière ; car enfin, Laure a de l'esprit ; les connaissances qu'elle doit à une éducation vicieuse sous tant d'autres rapports, doivent suppléer à l'inexpérience de son âge, et il est impossible qu'elle se dissimule à elle-même le tort irréparable qu'elle se fait par des propos et par des démarches aussi inconsidérées. L'auteur n'a voulu d'ailleurs ni l'avilir, ni la rendre odieuse, car son repentir est prompt ; elle se résigne avec une docilité touchante à la peine que son ambition lui fait subir, lorsque le jeune Duval, que Laure aimait sincèrement, la sacrifie à sa modeste cousine ; ce n'est plus la vanité de Laure qui est blessée, c'est sa conscience qui est confuse, et elle reconnaît, dans une pré-

Digitized by Google

férence aussi douloureuse pour elle, le juste châtiment de son extravagante vanité. Tout ce qui dépasse cette vanité, dont son éducation seule est coupable, est évidemment de trop : il y a donc en ce genre beaucoup de choses que M. Casimir Bonjour devrait réformer ou adoucir.

La cousine Claire et Duval fils sont des personnages vrais, comme je l'ai annoncé plus haut; mais, en revanche, ils sont trop peu influens sur l'action principale.

Les rôles que je crois les mieux tracés sont ceux de Dupré père, et de son vieil ami Duval; celui-ci, franc, brusque, un peu brutal même, fait ressortir plaisamment, par ses manières sans façon, par ses locutions familières et bourgeoises, l'orgueil ridicule de Mme Dupré et de sa fille; l'autre a le ton d'un digne chef d'une maison de commerce, justement fier de sa probité et de son état, indigné des prétentions de sa fille, de la complicité de sa femme, du désordre que tant de sottises ont déjà amené dans son intérieur. Eclairé promptement sur les suites effrayantes des inconséquences de Laure, il parle en maître, en père, en époux; et, redoutant, pour l'honneur de sa fille, le scandale et le bruit, il porte dans les sévères réprimandes que le devoir lui dicte, toute la prudence de la tendresse paternelle. Le caractère de Mme Dupré est tracé avec moins de fermeté : c'est une mère faible, mais trop étrangère aux devoirs de la maternité pour qu'on la plaigne et qu'on s'intéresse à elle. La vieille Babet se répète, ce qui est bien de son âge, mais il faudrait peut-être que son rebâchage sentimental fût égayé de quelques unes de ces naïvetés comiques, souvent aussi instructives que des leçons sérieuses.

L'esquisse des caractères suffit pour faire deviner l'action. La pièce est généralement bien conduite, et le but moral est digne d'éloges. C'est surtout dans l'éducation des filles qu'il convient d'apporter cette sage réserve qui, sans leur refuser le degré d'instruction et les connaissances même agréables, compatibles avec leur position domestique, leur ferme cependant l'accès de ces frivolités brillantes, alimens d'une vanité dangereuse pour tous les états; mortelle pour les professions qui ne subsistent et ne prospèrent que sous les lois d'une sage et modeste économie. L'auteur a très-bien marqué, dans un vers qui a été justement applaudi, la diffé-

8.

Digitized by Google

rence que la nature et la société ont mise de concert dans l'éducation des deux sexes :

> L'homme fait son état, la femme le reçoit.

Tel est le jugement que je portai sur *les Deux Cousines*, après la première représentation; je ne pus alors me livrer qu'à des observations sur le but moral de l'ouvrage, sur la vérité des caractères, sur quelques effets plus ou moins saillans à la scène, et enfin sur la couleur générale du style. Mais, depuis, la pièce a été imprimée : elle s'est présentée à la lecture attentive du connaisseur et aux sévères méditations du cabinet, dépouillée de l'illusion du théâtre et du jeu des acteurs; elle a paru avec ses beautés et avec ses défauts. Tout est mis à découvert : il n'y a plus là de déclamation qui puisse sauver la faiblesse d'un vers, la défectuosité d'une rime, l'irrégularité d'une césure; plus de mouvement théâtral pour dissimuler la langueur d'une situation, plus de beaux yeux de Laure pour distraire de quelques inconvenances de ses discours; mais en revanche ce qui est bien, ce qui paraît digne d'éloges, après la perte de tant d'avantages, appartient en propre à l'auteur, et l'approbation du lecteur est d'autant plus flatteuse que, résultant d'un examen calme et réfléchi, elle ne peut être être attribuée à aucune séduction étrangère.

Cet examen, fait avec toute l'attention dont je suis capable, a apporté peu de modifications aux divers jugemens que j'ai précédemment portés sur l'ouvrage. Je trouve encore, comme je l'ai trouvé le lendemain de la représentation, le sujet excellent, et, à l'exception du seul rôle de Florine, les mœurs pleines de vérité et les caractères tracés avec autant de force que d'exactitude. Quant à cette Florine, il me reste quelques doutes qu'il m'a été difficile d'éclaircir. Je m'étais plaint qu'une marchande l'eût prise pour dame de compagnie, et j'en desirais faire une demoiselle de comptoir : ce dernier titre est celui qui lui est donné aujourd'hui dans la liste des personnages; et je lis à la troisième page ces vers, que je ne me rappelle pas avoir entendus au théâtre :

> Une petite fille impertinente et fière
> Qu'on avait fait venir pour tenir le comptoir,
> Et qui lit des romans du matin jusqu'au soir.

Digitized by Google

Si c'est une addition faite à dessein, nous voilà rejetés dans un autre embarras. Comment cette fille de comptoir a-t-elle un accès de tous les instans dans l'appartement de madame Dupré, de madame Dupré, si orgueilleuse d'une fille mille fois plus orgueilleuse que sa mère? De quel droit est-elle admise aux visites de l'illustre M. de Rosambert? Comment se trouve-t-elle sur le pied de l'égalité avec la fille de la maison? Que les romans lui aient tourné la tête, soit; mais le genre de folie que communiquent ces dangereuses lectures peut-il aller jusqu'à lui faire dire à un homme de qualité, avec lequel elle se trouve tête à tête :

Tenez; je me connais, moi; ma vocation
Est d'avoir quelque jour cent mille francs de rente:
Et, pour me marier, j'attends qu'il se présente
Un beau jeune homme, ayant de l'esprit et du goût,
Une grande fortune! on en trouve partout.

Tout le rôle, déjà si faux dans la supposition d'une existence médiocre, mais décente, ne le devient-il pas davantage dans un état précaire et dépendant, tel que celui d'une fille de comptoir que la plus légère indiscrétion expose très-justement à recevoir son congé?

Je persiste donc à croire que M. C. Bonjour aurait dû prendre l'initiative sur madame Dupré, et remercier promptement de ses services un personnage qui est tout-à-fait d'imagination, et dont les extravagances trop outrées n'ont aucun côté comique. Il n'y a de comique que ce qui est vrai, et dans quelle société M. Casimir Bonjour a-t-il, je ne dirai pas découvert le modèle de Florine, mais entrevu seulement quelque chose qui la rappelle ou qui lui ressemble?

C'est par suite du même principe d'exactitude et de vérité dans les copies que j'aurais desiré voir adoucis certains traits trop fortement prononcés du rôle de Laure. Qu'elle ne se gêne point sur l'article de l'ambition avec une mère qui l'a perdue par ses aveugles flatteries, cela se conçoit; mais après avoir dit expressément que les travers de Laure n'ont au fond porté aucune atteinte à la bonté naturelle de son cœur, comment supposer qu'elle ait la cruauté de persiffler longuement le jeune Duval, pour qui d'ailleurs elle est loin d'être indifférente, et qui, d'un ton modeste,

Digitized by Google

franc, timide même, vient lui demander une explication définitive sur le sort qu'elle lui destine? Puisque Laure, emportée par la vanité loin de ses véritables sentimens, se décide à le refuser, la raison et la convenance n'exigeaient-elles pas de concert qu'elle employât son esprit à adoucir par l'expression ce qu'il y a de pénible pour son amant et pour elle-même dans un refus qui est loin d'être volontaire? Que fait Laure? elle paraphrase la réponse de la Julie des *Prétendus* au ridicule la Dandinière, et ce qui est si plaisant, comme stratagême dirigé contre un homme auquel personne ne s'intéresse, devient une cruauté odieuse, appliqué à un jeune amant digne de l'estime et de la main de sa maîtresse. Les vers ne sont pas mal tournés; mais, certes, ce n'était pas là leur place.

Vous devez bien comprendre
Qu'à des soins vétilleux je ne veux pas descendre.
Il faudra là-dessus se faire une raison;
Monsieur, je n'aurai pas de temps pour la maison.
L'été je veux trois mois demeurer dans ma *terre*;
Mais je n'exige pas qu'avec moi l'on s'en*terre*:
On peut rester. Pour moi, j'aime la paix des champs;
Là, les plaisirs sont vrais, purs, simples et touchans.
Paris, vous le savez, veut une autre existence;
Aussi, j'y montrerai de la magnificence.
Le luxe est, nous dit-on, utile; eh bien! je veux
En avoir beaucoup: j'aime à faire des heureux.
En tous lieux pour le ton je veux être citée:
Il me faut des chevaux, une maison montée;
Enfin je veux avoir... ce que tout le monde a,
Une loge aux Bouffons ou bien à l'Opéra.
Comme vous le voyez, de peu je me contente:
Jamais femme, je crois, ne fut moins exigeante.
Des affaires, d'ailleurs, je ne me mêle en rien!
Mon mari, comme il *veut*, peut amasser du bien;
En revanche..... je *veux* diriger la dépense,
Et prétends là-dessus avoir pleine licence.
Offrez-moi tout cela dans huit jours, dès demain,
Et je vous aime assez pour vous donner ma main.

Et Laure termine tout ce beau discours par une révérence qui met le comble à l'insulte et à l'expression du mépris.

Autre exagération plus répréhensible encore, s'il est possible

Digitized by Google

parce qu'elle ne suppose plus un simple oubli des convenances, mais un mépris complet de la morale et du devoir. Dupré presse sa fille d'épouser dès le lendemain le jeune Duval. Voici ce que Laure lui répond :

> O mon père! je dois à vos bontés touchantes,
> Une éducation, certes, des plus brillantes.
> Ai-je reçu de vous un semblable présent
> Pour me voir aujourd'hui la femme..... d'un marchand?

Et c'est à son père marchand, à son père qui fait gloire de sa profession, qu'une fille ose adresser cet insolent propos! Non, quelles que soient les prétentions de la superbe Laure, ce n'est point de cette manière qu'elle devait prononcer son refus; elle devait paraître embarrassée, confuse; c'était à son hésitation, à sa rougeur de trahir sa pensée; les yeux pénétrans de son père auraient descendu dans son cœur, et lui auraient arraché malgré elle l'aveu des indignes motifs de sa résistance [1]. La dureté de Laure révolte; ses tergiversations, son silence auraient marqué un combat entre son orgueil et le respect pour l'autorité paternelle. Je crois que la situation y aurait gagné de l'intérêt, et les reproches de Dupré auraient eu, ce me semble, plus de dignité. Le premier mouvement de ce père offensé devrait être de chasser ignominieusement Laure de sa présence. En la voyant balancer, craindre de parler, il entrevoit l'existence d'un sentiment qui émeut sa pitié et le dispose à l'indulgence. Ce sont ces petits secrets du dialogue qui animent les scènes des grands maîtres, et même de ceux qui, sans être au premier rang, ont eu le temps et se sont donné la peine d'étudier les procédés de l'art. J'invite M. Casimir Bonjour à relire, dans *le Philosophe sans le savoir*, la grande scène du commerce entre Wanderck père et son fils, il y trouvera réduit en pratique, dans une situation analogue, le conseil que je me permets de lui donner ici. L'exemple est concluant, et vient parfaitement à l'appui du précepte.

[1] Telle a été l'intention de l'auteur, le dernier hémistiche du dernier vers ne doit échapper à Laure qu'avec peine et embarras, les mots doivent venit expirer sur ses lèvres; mademoiselle Mante n'a peut-être pas tout-à-fait bien saisi cette intention.

Digitized by Google

Avec ces deux corrections importantes, le rôle de Laure me paraît irréprochable; je l'avais d'abord blâmée d'avoir fait défendre à la vieille Babet de la tutoyer; la réflexion m'a fait changer de sentiment. C'est, à la vérité, un acte de dureté et de hauteur; mais cette dureté et cette hauteur sont dans le caractère donné du personnage. Le rêve de Laure tient un peu du romanesque: mais cette extravagance est assez naturelle à une jeune fille qui rêve toute éveillée, et toujours de la même manière. J'aime que l'auteur n'ait pas attaché de récompense à sa conversion; ce changement est trop forcé pour être méritoire; et tout le monde est satisfait, lorsque, punie pour le moment par la perte de son amant, on aperçoit, dans un avenir peu éloigné, le prix de son retour à la raison et à la vertu.

Je reconnais ma fille à de tels sentimens;
Te voilà corrigée: oui! je te crois capable
De faire le bonheur d'un époux estimable,
Et tu le trouveras.

C'est là un dénoûment moral et vrai; il n'eût pas été naturel que Duval fils eût épousé Laure le même jour où il en a reçu un outrage aussi barbare et aussi injuste.

Deux rôles, excellens d'un bout à l'autre, sont ceux des deux pères Duval et Dupré; Duval, avec sa familiarité un peu grossière, ses bouffées de mauvaise humeur, ses manières sans gêne, et la contrainte pénible que Dupré impose à ses boutades, jettent une gaîté fort divertissante sur des tableaux qui sont et qui doivent être sérieux. Dupré est un modèle de raison, de fermeté et de prudence; tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait est marqué au coin de la sagesse et de l'amour paternel; c'est le bonhomme Chrysale dont le bon sens est ennobli par le courage, est relevé par le sentiment et par l'exercice de l'autorité maritale. Mme Dupré se fâche contre son époux, et suppose qu'il prétend interdire aux femmes la culture des beaux arts:

Vous ne m'entendez point;
Je ne suis point injuste et barbare à ce point;
Ce sont les arts qui font le charme de la vie,
Et par eux une femme est toujours embellie.
Votre sexe avec nous peut bien les partager;
Rien d'aimable ne doit lui rester étranger.

Digitized by Google

Il est doux de trouver dans une épouse chère
Des arts consolateurs qui sachent nous distraire,
De pouvoir, sans quitter son modeste séjour,
Se reposer le soir des fatigues du jour.
Ayez donc des talens; mais il est nécessaire
Qu'on en fasse un plaisir et non pas une affaire.
. . . .
. . . . Le marchand le plus mince
Élève ses enfans comme des fils de prince;
Sa fille qu'en tous lieux il se plaît à vanter
N'entend rien au ménage, et ne sait pas compter.
En revanche elle fait des vers, de la musique,
Et l'on trouve un piano dans l'arrière-boutique.

On voit, par cet exemple qu'il me serait facile de multiplier, que M. Bonjour sait faire la tirade, que son style a de l'élégance et de la facilité, que le poète ne court point après des inversions forcées, que le mot propre vient se placer de lui-même sous sa plume; tout cela est de bien bon augure; j'ajouterai encore, comme un mérite qui lui est propre, qu'il ne recherche pas davantage ces pensées que j'appellerai de circonstance, qui servent d'aliment non à l'intérêt ou à la curiosité, mais à l'esprit de parti; son sujet pouvait facilement le conduire à des déclamations qu'il a sagement évitées. Un seul trait, qui contient la pensée la plus commune et la plus facile à justifier, a donné lieu à des applaudissemens exagérés; c'est le bon homme Duval qui le laisse échapper: il a commencé, dit-il, par n'avoir pas deux sous, c'est son expression. Mme Dupré se récrie, et il ajoute:

Oui, deux sous, Madame, et je n'en rougis guères:
Il vaut mieux tout devoir au travail qu'à ses pères.

Il y a du bon dans cette maxime, et, prise dans son sens naturel, il n'y a pour personne de quoi ni se fâcher, ni se récrier d'admiration. Si ceux qui se brisent les mains à applaudir ont vu, dans une chose aussi simple, une injure contre la transmission héréditaire des biens de famille, il faudrait supposer que ces braves gens se regardent comme détenteurs injustes de ce qu'ils ont hérité de leurs parens, et que, par un beau mouvement de générosité, ils sont tout prêts à remettre dans la masse commune des biens qu'ils ne possèdent qu'à un titre proclamé par eux-mêmes illégitime.

Digitized by Google

OUVRAGES NOUVELLEMENT PUBLIÉS.

OBSERVATIONS ET ESSAIS SUR L'HISTOIRE DE FRANCE, par l'abbé de MABLY et M. GUIZOT, 4 vol. in-8°.................. 24 fr.

—Le volume d'*Essais* de M. Guizot, séparément......... 8 fr.

Dans son ouvrage, M. Guizot a passé en revue les institutions politiques de la France depuis l'établissement des Francs dans la Gaule jusqu'à nos jours. Cet examen devait être l'objet de son *Cours à l'Académie de Paris*; la publication de l'ouvrage dédommagera amplement ceux qui n'ont pu l'entendre.

ŒUVRES DE REGNARD, 6 vol. in-8. nouvelle édition, imprimée par *Crapelet*, sur papier superfin, augmentée de Notes, Variantes, Additions, et d'une Notice de M. *Beffara* sur la naissance et la mort de Regnard...... 27 fr.

—Satiné................. 30 fr.

HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES DE J.-J. ROUSSEAU, seconde édition, augmentée de Lettres inédites à madame d'Houdetot. 2 vol. in-8°.............. 12 fr.

—Le même ouvrage, 2 vol. in-12. .... 7 fr. 50 c.

CLASSIQUES FRANÇAIS; Collection dirigée par L. S. Auger de l'*Académie Française*. 50 vol. in-32, imprimés par *Didot l'aîné*, sur papier vélin superfin d'Annonay, et ornés d'un beau portrait de chaque auteur, d'après les dessins de *Dévéria*, et gravés par nos meilleurs artistes. Le Prospectus de cette Collection, destinée à remplacer les plus beaux Elzeviers, paraît, ainsi que les six premières livraisons, composées de douze volumes, prix des 12 vol. 31 f. 50 c.

Chaque auteur se vend séparément.

ŒUVRES DE DIDEROT, nouvelle édition, augmentée d'un grand nombre de morceaux inédits, et précédée de *Mémoires historiques et philosophiques*, par *J. A. Naigeon*, de l'Institut; 22 vol. in-8°. ornés du portrait de l'auteur.................. 132 fr.

— Satiné................. 143 fr.

— Grand raisin d'Annonay, satiné. .... 220 fr.

— Grand-raisin vélin d'Annonay, satiné................. 440 fr.

CONTES ET NOUVELLES DE A.-C. PFEFFEL, traduits de l'Allemand par *A.-C. Pfeffel*, son fils, 2 vol. in-12, fig............. 6 fr.

—Pap. vél. d'Annonay satiné. 12 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE VAUVENARGUES, 3 vol. in-8°. dont 1 vol. d'Œuvres posthumes..... 18 fr.

—Papier d'Annonay, satiné. 22 f. 50

—Grand papier vélin...... 100 fr.

—Les mêmes, 3 vol. in-18... 9 fr.

—Grand raisin vélin d'Annonay, satiné................. 24 fr.

FABLES DE LE BAILLY, 1 vol. in-8°. imprimé par *P. Didot l'aîné*, sur papier vélin d'Annonay satiné, orné de deux figures.. 8 fr.

— Grand raisin vélin d'Annonay satiné, triples épreuves.. 20 fr.

LA MÈRE RIVALE, comédie en trois actes et en vers, de M. Casimir Bonjour, seconde édition. Prix, ... 2 fr. 50 c.

Digitized by Google

JE T'AIME TOUJOURS.

NOCTURNE A DEUX VOIX *

Paroles de Mr. CASIMIR BONJOUR

Mises en Musique et dédiées à Mme. RIGAUT PALAR

Par Auguste NOURRIT.

A Paris, chez BRIERE libraire rue St. André des Arts No. 68.

Andantino.

Chant. Elisca.

Pour cal-mer ta lon-gue souf-fran-ce qu'as-tu fait pen-dant mon ab-sen-ce qu'as-tu fait pen-dant mon ab-sen-ce.

Ernest

Dans l'a-ban-don n'ay-ant plus d'es-pé-ran-ce dans l'a-ban-don n'ayant plus d'espé-rance je ju-rai de souf-fer des re-grets su-per-flus des re-grets su-per-flus

Elisca

je ne vous ai-me plus non je ne vous ai-me plus

Ernest

mais tu ne pus

mais je ne pus ê-tre vo-la-ge

ê-tre vo-la-ge chaque jour ai-

chaque jour ai-mant da-van-ta-ge

* N.B. Ce morceau de musique répond à la page 46 de la Comédie de l'Education ou les deux Cousines, 3e Edition.

Digitized by Google

lento

mant da-van-ta - - - ge

da-van-ta - - - ge je re-trou-vais par

Ernest

tout l'i - - ma ge d'E-lis-ca mes seu-les a-

Elisca

lento

je t'aime tou-jours je t'ai-me tou-jours tou-jours

lento

mours tou-jours

tou - - jours tu re-trou-vais par-tout l'i - -

tou - - jours je re-trou-vais par-tout l'i - -

ma - - ge d'E-lis - - - ca tes seu-les a-

ma - - ge d'E-lis - - - ca mes seu-les a-

mours d'E-lis-ca tes seu-les a - - mours

mours d'E-lis-ca mes seu-les a - - mours

rall:

d'E - - - lis - ca tes seu - - les a - mours

rall:

d'E - - - lis - ca mes seu - - les a - mours

d'E - - - lis - ca tes seu-les a - mours.

d'E - - - lis - ca mes seu-les a - mours.

Digitized by Google

2e. Couplet. Elisca.

Pour char-mer ta mé-lan-co-li-e qu'as-tu fait loin de ton a-mi-e qu'as-tu fait loin de ton a-mi-e.

Ernest.

Si je voy-ais u-ne fem-me jo-li-e je vo-lais sur ses pas mes sens mes sens é-taient é-mus é-taient é-mus

Elisca

Je ne vous ai-me plus non je ne vous aime plus quand vous ob-ser-viez son vi-sage quand vous é-cou-tiez son lan-ga-ge

Ernest

mais quand j'ob-ser-vais son vi-sa-ge et quand j'é-cou-tais son lan-ga-ge son lan-ga-ge

Ernest

je re-gret-tais bien da-van-

Digitized by Google

ta - - ge E - lis - ca mes seu - - les a -
Elisca.
je t'ai-me tou - jours je t'ai - me tou - jours
Ernest.
mours
lento
tou - jours tou - - - jours tu re-gret - tais
lent
tou-jours tou - - - jours je re-gret - tais
bien da - - van - ta - - - - ge E - lis - - -
bien da - - van - ta - - - - - ge E - lis - - -
ca tes seu - les a - - mours E - - lis -
ca mes seu - les a - - mours E - - lis -
ca tes seu - les a - - mours rall: E - - - lis -
ca mes seu - les a - - mours rall: E - - - lis -
ca tes seu - - les a - mours E - - - - lis
ca mes seu - - les a - mours E - - - lis
ca tes seu - les a - - - mours
ca mes seu - les a - - mours

Ce Nocturne avec accompagnement de Piano gravé en grand format se trouve à Paris chez Henry Lemoine Éditeur M.d de Musique rue de l'Echelle S.t Honoré N.o 9.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google